
MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 26 AOUT 1780.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

*DESCRIPTION de la Sicile & du Mont-
Etna, traduite de Claudien.*

LA Sicile autrefois touchoit à l'Aufonie ;
Mais sa forme a changé, quand Nérée en furie,
Dans l'abyssine des eaux renversant l'Isthme étroit,
Entre-elle & ses voisins mit un profond détroit.
De trois côtés sur l'onde elle étend son rivage :
Des flots Ioniens Pachin brise l'orage ;
Lilybée immobile arrête le torrent
Des vagues qu'à ses pieds l'Autan roule en grondant ;
Et la mer de Toscane , assiégeant sa limite ,
Sur les rocs de Pélore en vain se précipite.
Au milieu de l'Etna sont les rochers fumans ,
Du triomphe des Dieux éternels monumens ,
Noir bûcher d'Encelade , impénétrable gouffre ,
Où ce Titan respire & la flamme & le soufre ;

Sam. 26 Août 1780.

G

Et quand, las de gémir sous la masse des monts,
 Ce monstre avec effort s'agite en ses prisons,
 L'Isle entière s'ébranle, & les Cités voisines,
 Par de longs tremblemens, annoncent leurs ruines.
 Le faite de l'Etna n'est jamais habité;
 L'œil même, à son aspect, se ferme épouvanté;
 Ce mont, vers le milieu, semé d'arbres fertiles,
 Ne présente au sommet que des roches stériles.
 Ou l'Etna d'un bruit sourd frappe soudain les cieus,
 Ou de ses flancs s'échappe un volcan orageux;
 La flamme s'entretient des pertes de l'abyssme.
 Mais, malgré tous les feux qui tombent sur sa cime,
 Il reste encor chargé de neiges, de frimats,
 Que la vapeur ardente effleure & ne fond pas;
 Et par un froid secret l'étincelle éteinte,
 S'endurcit & s'attache à la glace entassée.
 Quelle force inconnue arrache de ses flancs
 Ces torrens de bitume, & ces rochers brûlans,
 Où l'air, impatient de s'ouvrir un passage,
 Roule autour de l'abyssme, y porte le ravage,
 Et ronge en frémissant ces antres ténébreux,
 Dont le roc amolli vole en éclats soufreux;
 Où, captive en ces monts, la mer enfle ses ondes,
 Et dévaste à grand bruit ces cavernes profondes!

Nota. L'Auteur a traduit en vers François le Poème
 de Claudien contre Ruffin, & son Enlèvement de
 Proserpine, auquel il a ajouté un quatrième Chant;
 il se propose de les publier incessamment,

LE NOYÉ, Conte.

DANS un hameau vivoit un homme peu notable,
(On le nommoit Charlot Bon-Cœur)
Pour son prochain, toujours très-charitable,
Hormis pour les poissons, car il étoit Pêcheur
De son métier. Pour eux plein de finesse,
Pour tout autre il n'étoit que candeur & simplesse.
SUR le bord de la mer un jour
Aux citoyens des eaux il faisoit plus d'un tour.
Tandis qu'à leur faim qui s'irrite
Offrant de perfides appas,
Très-poliment il les invite
A prendre leur dernier repas ;
Tandis que son filet dans les eaux se déploie,
Et que son large ventre ouvert à tous venans,
Livrant un hameçon des plus appétissans,
De ses convives fait sa proie ;
Aux oreilles du bon Pêcheur
Arrive un bruit sourd qui l'étonne ;
Son œil cherche le bruit, & voit avec frayeur
Un malheureux Noyé que la force abandonne.
Avec sa longue perche il y vole soudain,
Pourvu de force & de courage,
Et travaille tant, qu'à la fin
Il l'entraîne sur le rivage.
Dès que Charlot eut pu l'examiner,
Il reconnut Jean son compère.
Mais tandis qu'il jouit du bien qu'il vient de faire ;

Il voit sur lui du sang qui le fait frissonner :
 Et son ame à bon droit en étoit alarmée ;
 Car sa perche en le poursuivant ,
 Du croc dont elle étoit armée ,
 Venoit de lui crever un œil en le sauvant.
 Il en verse des pleurs , le mène à sa chaumière ,
 Le met dans son lit , à ses frais
 Le fait soigner , si bien qu'à son œil près ,
 Il lui rend sa santé première.

MAIS Jean à peine à soi-même rendu ,
 Contre Charlot court demander justice ;
 Et tout-à-coup oubliant le service ,
 Ne se souvient que de son œil perdu.
 Comme Charlot ne peut plus le lui rendre ,
 Jean , qui ne peut lui pardonner ,
 Prétend qu'on le punisse ; il faudroit , à l'entendre ,
 A de gros intérêts au moins le condamner.
 Sur son ingratitude on a beau le reprendre ;
 Notre borgne , aveuglé par son ressentiment ,
 Veut se faire payer son œil absolument.
 Leur plaidoyer , comme vous pouvez croire ,
 Fut curieux. Charlot , en racontant l'histoire ,
 Dit que son cœur ne s'est rien reproché
 Dans tout ceci , que de l'avoir pêché ;
 Que Jean n'eût pu jamais refuser sans folie
 Un de ses yeux pour racheter sa vie ;
 Que sans cet accident il eût fini son sort ,
 Et qu'un borgne , après tout , voit encor mieux qu'un
 mort.

MALGRÉ ces beaux discours que tout haut il rejette,
 Jean dit toujours qu'il n'est nul tems,
 Nul cas, nulle loi qui permette
 De venir éborgner les gens.

LE Juge embarrassé ne savoit plus que dire.
 Un des foux que jadis on gageoit chez nos Rois,
 Un fou, beaucoup moins fou que ceux qu'il faisoit
 rire,

Pour opiner, élève alors la voix.

« Vous hésitez, dit-il ! ma foi, de ma sagesse
 » Ce procès-là ne seroit point l'écueil.
 » Jean se plaint de Charlot qui n'a pas eu l'adresse
 » De le pêcher, sans lui crever un œil.
 » Eh bien, qu'on le jette sur l'heure
 » Au même endroit d'où l'a tiré Charlot ;
 » S'il en sort sain & sauf, prononcez aussitôt
 » Des dommages pour lui ; si mort il y demeure,
 » Que Charlot soit par votre arrêt
 » Absous de la blessure & payé du bienfait. »
 Ce jugement parut fort sage,

Et par la justice dicté ;

Mais Jean craignit de le voir adopté,
 Et se mit hors de cour, sans plaider davantage.

Il s'en alla d'un air un peu honteux :
 D'une pareille épreuve il avoit trop à craindre ;
 Il aima mieux enfin perdre un œil sans se plaindre,
 Que d'aller s'exposer à les perdre tous deux.

*VOYAGE D'ERMENONVILLE,
du 30 Juillet 1780, à M. le Comte DE
CASSINI, Directeur de l'Observatoire
Royal, de l'Académie des Sciences.*

LE voici, mon cher & aimable Comte, ce Voyage d'Ermenonville, que je vous ai promis. Pourquoi ne vous en êtes vous point chargé vous-même ? Sous votre plume ç'eût été le joli pendant du voyage de Bachaumont & de Chapelle : il eût mieux valu sans doute, car vous pensez en ayant l'air de badiner ; & nos deux Voyageurs ne savent guères que rimer avec aisance & plaisanter. Vous avez cru qu'un Historien, qu'un Romancier comme moi pourroit marier au trait de l'Observateur, les charmes d'un pinceau romanesque ; je crains fort que votre attente ne soit trompée. Ici la fiction m'est interdite, une grande galerie de tableaux s'offre à mes yeux. C'est l'ouvrage de la Nature. Eh ! quelle main hardie ! quel autre que Rubens peut dire *je vais rendre la Nature !* Vous n'aurez de moi que des efforts, une esquisse. Un plus grand maître vous donnera peut-être le tableau. Celui qui osera l'entreprendre doit avoir les talens réunis du Titien & de l'Albane, de Tenières & de Vateau. Oh ! si j'étois assis sous le même chêne où seroit assis ce grand Peintre, je lui dirois : fais vivre dans tes magnifiques tableaux l'ordonnateur de ce beau séjour ; représente-le sous les attributs d'un Voyageur, d'un Agronome, d'un Peintre, d'un Poète, d'un Historien, d'un Philosophe, d'un homme sensible. Il est tout cela. Il emprunta des Anglois l'idée de rapprocher, de peindre la Nature & de produire de grands effets dans un

espace très-borné. Il préféra à ces hautes allées tirées au cordeau, où le ciseau émonde sans cesse des rameaux naissans, où un sable uni par la herse ôte par-tout l'idée affligeante d'une orgueilleuse stérilité, où la monotonie des groupes & des quinconces amène l'ennui & la fatigue, & où s'élèvent froidement par-ci par-là des gerbes d'eau qui vont se perdre dans un tranquille bassin, & où l'on voit, à des distances égales, de froides statues à moitié couvertes de mousse. Il préféra, dis-je, de beaux aspects, la Nature inégale, mais active, la variété, à cette Nature parée & morte, qu'on a trop longtemps admirée. Il fit bien. Il plantoit pour lui. Il voulut qu'un objet nouveau lui rappelât un souvenir digne de l'occuper. La Nature, a dit Jean-Jacques, est un grand Livre toujours ouvert, heureux celui qui fait y lire ! On pourroit dire des Jardins d'Ermenonville, c'est le Livre d'un Savant & d'un Sage, & je viens y lire. Comme tout y est amené, contrasté ! comme l'œil se promène délicieusement sur des espaces que le point d'optique, adroitement ménagé, aggrandit & reflète ! C'est dans un de ces momens de contemplation mêlée de surprise, cher Comte, que nous nous sommes écriés :

Fortunatus & ille deos qui novit agrestes !

Je vais essayer de mettre de l'ordre dans ma lettre. Je ne vous réponds point d'y apporter le sang-froid du Géomètre, ni l'exactitude du Géographe ; je sens d'avance qu'il me seroit pénible de me tenir en garde contre cet aimable abandon du sentiment.

On arrive à Ermenonville par la forêt de Chantilly, à dix lieues de distance de Paris. On y est porté par une pente douce & sur un sable mouvant. A gauche est un désert. A droite, un pont avec une estacade en bois qui mène au Château, bâti sur une rivière ; du Château au village, lieu obscur autre-

G iv

fois , couvert par une grande forêt , autrefois cependant habité par Henri IV , qui y venoit chercher le repos , le bonheur & Gabrielle ; lieu où la terre a été ensanglantée , & où on retrouve cette inscription désolante :

*Hic fuerunt inventa
Plurima ossa occisorum .
Quando fratres , fratres ,
Cives , cives trucidabant .
Tantum religio potuit
Suadere malorum !*

Ce village obscur ne l'est plus. Joseph II accourt du sein de l'Allemagne pour visiter les beautés du parc. Toutes les Nations y viennent maintenant pour contempler un tombeau. Une pierre froide n'est pas ce qui les attire. C'est cette vénération religieuse qu'un grand Homme imprime autour de son cercueil. L'étranger passe sans détourner la tête devant les mausolées orgueilleux de S. Denis & d'Aix-la-Chapelle ; il vient dans une Isle étroite , bordée d'humbles peupliers , baignée par un lac d'une étendue médiocre , il vient baigner ces caractères qu'il lit gravés sur la pierre ,

Ici repose

L'Homme de la Nature & de la Vérité.

Il relit avec attendrissement l'építaphe que l'homme qui n'est plus avoit choisie ,

Vitam impendere vero.

Et se sent frappé d'une consternation profonde en lisant sur le plomb ,

Hic jacent ossa. J. J. Rousseau.

Voilà donc les restes de cet homme étonnant , s'écrie-t-on ! à ce cri succède un silence lugubre. On

ne peut se défendre, en revenant à soi, de chercher des yeux le tombeau de Voltaire, & de desirer qu'une main amie lui élève un semblable monument. Qu'on aimeroit à les voir l'un auprès de l'autre! Ermenonville deviendrait alors cette partie heureuse de l'Élisée, où Virgile a placé les Philosophes & les Poètes. Rousseau, Voltaire, noms augustes! sans doute ces deux grands Hommes n'eurent point de rapports ensemble. L'un professa la Philosophie douce & polie de Platon & du Lycée; l'autre eut presque toujours la morgue de Diogène; mais l'un & l'autre quelquefois furent inspirés par le même démon qui inspira Socrate. Voltaire présenta avec aménité des vérités pratiques; l'autre ne ménagea point assez notre foiblesse. Voltaire vouloit le bien, & n'eut pas de système; Rousseau, en voulant le bien, s'occupa trop d'un système révoltant. Ils n'eurent point de rapport entre-eux; mais ils eurent les mêmes motifs. Ils ont des titres égaux à nos hommages. Je n'examine point ici l'homme. Je fais tout ce qu'on reproche à Rousseau. Il étoit homme, il fut ingrat, peut-être; son stoïcisme étoit peut-être vanité. Sans doute on auroit eu raison de lui dire ce que Platon disoit à Diogène: Toi qui refuses de t'asseoir sur mes sièges dorés pour te reposer sur ton manteau par terre, au milieu de ma salle, Diogène, tu ne m'en imposes point. Ton orgueil perce à travers les trous de ton manteau. — Oublions l'homme, regardons sa tombe. Elle nous dit: il n'est plus. Ses Écrits doivent nous rendre sa mémoire chère, sur-tout aux Gens de Lettres qui, courant la même lice, seroient flattés d'obtenir des distinctions si honorables. Il en est peu dont on aille contempler le tombeau, & y verser des pleurs.

O toi, chère compagne de mon voyage, toi à qui une amitié tendre me lie, belle Amici, pardonne si j'apprends à la postérité que tu répandis des larmes

G v

sur le tombeau de l'Auteur d'Émile & de Julie. Que ne m'est-il permis de déchirer ce voile sous lequel je t'enveloppe ; tu serois connue : on diroit en te voyant, elle pleura & couvrit de fleurs le tombeau de Jean-Jacques. Ce peu de mots feroit ton éloge. O quel Homme de Lettres peut se flatter de graver dans l'ame de ses Lecteurs des sentimens aussi profonds !

On s'éloigne à regret de ce tombeau sacré pour parcourir un vallon délicieux : on est tenté, comme le pousin, de s'écrier en le considérant, & *in arcadiâ ego*. Près d'un bassin d'eau vive s'élève une pyramide honorée du nom de Virgile.

Genio P. Virgilii Maronis

Lapis iste cum luco

Sacer esto.

Plus bas sont gravés les noms de Thompson, de Gefner, & de tous ces Chantres heureux des Saisons. Deux arbres entrelacés, & cette devise, *omnia junxit amor*, annoncent le genre de leurs chansons, & peignent d'un trait les sytes différens de ce paisible vallon. Non loin de cette vallée riche & silencieuse, s'élève un temple à la Philosophie qui est resté imparfait. Ce passage de la Nature à la Philosophie est très-ingénieux, & le temple imparfait offre une allégorie non moins ingénieuse. Dans l'intérieur du temple on lit :

Hoc templum inchoatum

Philosophiæ nondum perfectæ.

Michaeli Montaigne,

Qui omnia dixit

Sacrum esto.

Sur les colonnes on lit Newton, Descartes, Voltaire, Penn, Montesquieu, J. J. Rousseau ; & sur la colonne brisée, *quis hoc perficiet !* Au-dessus de

la porte, *rerum cognoscere causas*. Un Hermitage modeste & semblable aux temples que les premiers humains élevèrent sans équerre & sans compas à la Divinité, se présente auprès du temple de la Philosophie; la porte de l'Hermitage est tournée vers le temple, avec cette devise:

Au Créateur j'éleve mon hommage
En l'admirant dans son plus bel Ouvrage.

Avançons: Ici la scène varie; l'esprit monté trop haut redescend & se repose sur des objets plus doux. On entre dans le désert. La seule inscription met l'Homme de Lettres en pays de connoissance, & le prépare à ce qu'il va voir,

*Scriptorum chorus omnis
Amat nemus & fugit urbes.*

Le désert est sauvage; mais tout ce qu'il a d'agreste offre par-tout ou une belle horreur, ou un coteau favorisé des rayons du midi, ou une vallée étroite & pittoresque. Des bouquets d'arbres isolés, des prairies presque arides, des filets d'eau, des gîtes conformes au désert. Sur la porte d'une chaumière on lit: *Charbonnier est maître chez lui*. On y retrouve la cabane de J. J.; car il aimoit à être seul; & sur la cabane on lit: *celui-là est véritablement libre, qui n'a pas besoin de mettre les bras d'un autre au bout des siens pour faire sa volonté*. C'est avec ce texte, qui fournit assurément à d'abondantes réflexions, qu'on parcourt le désert, l'ame frappée, les yeux occupés, & les sens enchantés; je dis les sens, car un lac qui termine le désert vient y rappeler Héloïse, les aspects semblent y peindre des situations de roman. On songe à Julie sans savoir pourquoi, & on répète avec plaisir:

*Chè non sa comè dolce sospira
E come dolce parla, e dolce ride.*

Un rocher, des grottes, des tournans offrent des abris. Des abris! ah! oui, il en est que la foudre respecte!

*Ma pur si aspre vie, ne si selvagge
Cercar non se, eh! amor non venga sempre
Ragionando con meco, ed io con lui.*

Un bocage vient contraster délicieusement avec le désert; un pavillon (car l'ame sensible & l'homme éclairé ont présidé à tout) est élevé dans ce bocage, *Otio & musis*. Une grotte est auprès. Un limpide ruisseau serpente au pied de la grotte, un toit de feuillage la garantit des traits importuns du Dieu du jour; un banc circulaire de gazon frais, des feuilles éparfes sur le sol... Ah! tout y suspend le vol du Dieu des Plaisirs, & tout le rappelle sans cesse du pavillon à la grotte, de la grotte au pavillon: il passe sans relâche d'une ottomane où il se croit bien, au gazon où il est encore mieux,

Que le crystal d'une onde pure
A jamais puisse y réfléchir,
Ou les Grâces de la Nature,
Ou les Images du Plaisir!

A quelque distance de-là, il faut entrer dans un bac pour arriver par eau au pied de la tour de la belle Gabrielle.

En cette tour droit de péage
La belle Gabrielle avoit,
C'est de tout temps qu'un François doit
A la beauté foi & hommage.

C'est-là que le bon Henri IV venoit déposer son casque & ses lauriers aux pieds de Gabrielle. A la porte de cette forme antique, est suspendue l'armure de Dominique de Vic, Sergent de Bataille d'Henri IV,

qui avoit perdu une jambe à la bataille d'Ivry, & qui, passant deux jours après l'assassinat du Roi dans la rue de la Féronnerie, fut saisi d'une telle douleur, qu'il tomba presque mort sur la place même, & expira le lendemain. Ainsi, par l'attention de rapprocher, de grouper & de lier les objets, on a su parler en même-temps à l'ame du Peintre, du Poète & de l'Historien. L'Architecture & la coupe de cette tour, le ton des couleurs, & le costume des ameublemens sont par-tout observés avec une vérité frappante. On croit revoir Gabrielle dans son petit salon de forme ovale, qui se termine en donjon, dont la porte est si basse, & où le Roi & l'amant devoit paroître si grand, & ramener sans cesse la vue sur lui. On y relit avec un plaisir nouveau cette Chanson,

Charmante Gabrielle
Percé de mille dards....

M. Sédaine a parodié cet air simple sur un des piliers de la cuisine de Gabrielle, le 16 Mai dernier. A côté de ses vers, les vôtres, cher Comte, peuvent figurer à merveille, & je les livre au Public :

Ici de Gabrielle
Fut l'aimable séjour ;
Ici l'on vit près d'elle
Mars vaincu par l'Amour.
Au nom de cette belle
Sois attendri !
François, il nous rappelle
Le bon Henri.

Il seroit à souhaiter que les Gens de Lettres qui vont visiter ce lieu, y laissassent un souvenir permanent. M. le Duc de Nivernois, cher à la Nation & aux

Lettres à tant de titres , en a donné l'exemple par les vers suivans :

Je ne traiterai plus de fables
 Ce qu'on nous dit de ces beaux lieux ,
 Où les mortels , devenus presque Dieux ,
 Goûtent sans fin des douceurs ineffables.
 De l'Élisée où tout est volupté ,
 Je regardois le favorable asyle
 Comme un beau rêve à plaisir inventé.
 Mais je l'ai vu , ce séjour enchanté ;
 Oui je l'ai vu , je viens d'Ermenonville.

Voilà mon engagement rempli. C'est à vous à tenir votre parole. Au mois de Mai prochain venez avec moi célébrer à Ermenonville l'anniversaire de notre voyage. Puisse nous y revenir pendant une longue suite d'années ! Femme sensible ! ô toi qui , née d'un sang illustre , comptes dans ta Famille une longue suite de Héros , dont le Père mérita dans les champs de l'estime & les acclamations de l'Armée , & la noble jalousie de Conti , tu reviendras avec moi sur les pas de tes aimables Sœurs , respirer les parfums de ces beaux lieux. La terre t'y présentera toujours des fleurs à effeuiller sur le tombeau d'un grand Homme , l'Amitié aura toujours une voix pour te célébrer , & une bouche pour te sourire.

(Par M. Mayer.)



*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Fumée* ; celui du Logogryphe est *Prison*, où se trouvent *Rois*, *Sion*, *Rosni*, *Pô*, *Piron*, *son*.

É N I G M E.

DE deux corps séparés on forme ma substance ;
A leur réunion je dois mon existence.
L'un est maigre & léger, l'autre est gras & pesant ;
Un tiers les réunit, puis les met au néant.

Ce tiers est un mordant compère,

De tous les deux véritable vipère.

A leur secours un autre, au nez large & pointu,

Accourt, le met en fuite ;

Il arrête le mal enfin, puis il les quitte,

Fier d'avoir si bien combattu ;

Mais profitant de son absence,

Le barbare revient, sa rage recommence ;

Alors mon tout en proie au feu,

Me fait dire à la vie un douloureux adieu.

(Par Mlle. . . . à Chablis.)



LOGOGYPHE.

LA vanité me donna la naissance ;
 Fier de mon sang je chéris l'opulence ;
 A sa voix seule on me voit me mouvoir ;
 Ma marche annonce le pouvoir ;
 Quelquefois mon triomphe arrache bien des larmes ;
 Mais plus souvent il a beaucoup de charmes ;
 Enfin j'excite & les pleurs & les ris.
 Quelquefois en mon sein je porte l'innocence,
 Mais plus souvent des crimes inouis.
 Aussi craignant le jour, on voit par préférence
 Que pour sortir je recherche les nuits.
 Je ne fais pas les Grâces,
 Cependant pour me voir on vole sur mes traces ;
 Je recèle un aveugle, & ce n'est pas l'Amour.
 Mais c'est assez me mettre au jour,
 Cher Lecteur, aisément tu peux me reconnoître.
 Tu ne peux deviner ?... Décompose mon être,
 Tu trouveras un jeu connu dans tous pays ;
 Un instrument très-peu fait pour la danse ;
 L'adorable soutien de l'empire des lys ;
 Une Famille illustre en France ;
 Un métal précieux ;
 Un nom célèbre dans Venise ;
 Un surnom de bêtise ;
 Le poil qui te borde les yeux ;
 Plus, une note de musique ;

Le petit d'une bique ;
 Ce que l'on craint en mer ;
 Une pièce légère ;
 Ce qui souvent partage l'Angleterre ;
 Ce que portoit autrefois un Archer ;
 Ce qui nous fait aux pieds un mal insupportable ;
 Enfin , aux yeux des Juifs , une chair excécrable.
 (Par M. Orillon.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

OBSERVATIONS sur le Magnétisme animal
 par M. d'Eslon , Docteur-Régent de la
 Faculté de Médecine de Paris , & premier
 Médecin ordinaire de Monseigneur le
 Comte d'Artois, vol. in-12. A Paris, chez
 Didot, Saugrin & Cloufier.

LES prétendus moyens de guérir sont au-
 jourd'hui si nombreux, si compliqués, qu'il
 est impossible au Médecin le plus laborieux
 d'en connoître la vingtième partie, & par
 conséquent de choisir avec connoissance de
 cause ceux qui méritent la préférence. Quel
 service ne rendroit pas à la société l'homme
 de génie qui, à toutes les drogues de nos
 Apothicaires & de nos Empyriques,
 substituerait un remède universel, une
 méthode simple, facile, & jamais dange-
 reuse? M. Mesmer, Docteur en Médecine

de la Faculté de Vienne, croit posséder ce secret inappréciable. Il ose même entreprendre la guérison des malades abandonnés des Médecins; ce ne sont ni des remèdes qu'il fait prendre intérieurement, ni des topiques appliqués à l'extérieur; il ne se sert d'aucune substance médicameuteuse, & semble opérer par une sorte de prestige; le seul attouchement lui suffit. Une méthode aussi étrange a dû révolter d'abord & les incrédules, & les hommes dévoués à la routine. Sa promesse de guérir indistinctement toutes les maladies, a mis le comble à la prévention; enforte qu'aujourd'hui M. Mesmer se trouve relégué dans la classe des Charlatans, malgré les prétendues merveilles qu'il opère chaque jour aux yeux de plusieurs personnes, dont le témoignage mérite quelques égards.

Un sage Scepticisme nous dit de n'admettre qu'avec circonspection les nouveautés en tout genre; mais ici les Savans n'ont-ils pas porté trop loin leur dédaigneuse incrédulité? Toute vérité nouvelle est presque toujours rejetée, par la seule raison qu'elle est nouvelle. Parvenus à l'âge de maturité, les hommes instruits se persuadent difficilement qu'on puisse savoir autre chose que ce qu'ils savent; jaloux de leurs opinions, ils les défendent comme une portion d'eux-mêmes, & regardent en pitié ou avec humeur tout ce qui s'écarte des idées reçues. Rarement une génération profite des décou-

vertes qu'elle a vu naître. On en pourroit citer mille exemples, qui tous devroient nous engager à ne point juger M. Mesmer fans l'entendre.

M. d'Ellon, Médecin de Paris, aussi recommandable par ses lumières, que par la droiture de ses intentions, va lui servir d'interprête.

« Dans l'origine, j'ai entendu citer des
 » faits très-extraordinaires, nous dit ce
 » Médecin, mais en même-temps très-
 » intéressans. J'ai mieux aimé les examiner
 » que de les dédaigner. L'occasion m'a été
 » favorable, j'en ai profité. J'ai vu, je vois,
 » & je dis tout uniment ce que je vois, ce
 » que j'ai vu... Je suis Médecin. Par état,
 » la matière que je traite est de ma compé-
 » tence.

» Avant d'aller plus loin, je crois à pro-
 » pos d'observer, pour la clarté de ce qui
 » va suivre, que l'on s'exprime imparfaite-
 » ment lorsqu'on dit que M. Mesmer gué-
 » rit des maladies par la vue & l'attouche-
 » ment. Ici la vue & l'attouchement ne
 » sont rien par eux-mêmes; ils sont de
 » simples conducteurs du Magnétisme ani-
 » mal qui agit très-puissamment, procure
 » des douleurs plus ou moins vives, des
 » crises, &c. J'avertis tous ceux qui pen-
 » seroient à suivre ce traitement, qu'ils
 » doivent s'attendre à des crises plus ou
 » moins douloureuses, à des sueurs lon-
 » gues & abondantes, à des expectora-

» tions , à des évacuations par les urines ,
» par les voies ordinaires , quelquefois si
» considérables , qu'il est presque ridicule
» de le dire & de le croire. » Si la médecine ne guérit qu'en produisant de pareilles crises, en expulsant, par les différens émonctoires placés à la surface du corps , les matières hétérogènes qui en oppriment les forces , M. Mesmer ne diffère donc des autres Médecins que par les moyens qu'il met en œuvre pour produire ces crises. Quelque agent qu'il emploie , quelque nom qu'il donne à sa méthode , elle est bonne s'il parvient à son but : que ce soit l'aimant , l'électricité , ou tout autre moyen , peu importe. Guérit-il , ou ne guérit-il pas ? M. d'Esion nous assure qu'il a vu operer plusieurs guérisons ; il en rapporte différens exemples pris dans tous les genres de maladies , telles que les fièvres milliaires , les obstructions , les marasmes , les cancers occultes , les cécités , les surdités , les épilepsies , les paralysies , &c. M. d'Esion a plus fait , il s'est soumis au traitement de M. Mesmer. Depuis dix ans j'étois sujet , dit-il , à une douleur d'estomac , provenant d'une obstruction au petit lobe du foie ; elle m'incommodoit fréquemment , & en tout temps je me tenois en garde contre tout ce qui pouvoit froisser ou heurter cette partie. J'avois encore un embarras dans la tête , & un froid continuel à la tempe droite qui me gênoit beaucoup les jours de travail

& de fatigue. Je me mis au traitement de M. Mesmer, & j'ai eu, comme les autres, mes crises, mes évacuations, mes douleurs au foie, mes tourmens de tête; mon front s'est pelé, & j'ai été foulagé. Néanmoins mon traitement mérite si peu d'attention dans l'histoire du Magnétisme animal, que je n'en aurois point parlé, s'il ne donnoit l'assurance que j'écris d'après des épreuves personnelles.

« Le Magnétisme animal fort continuellement des yeux, des mains, des pieds, & par tous les pores de M. Mesmer, & cependant il ne lui occasionne point de sensations apparentes. Ce Médecin a-t-il besoin d'être éprouvé? Il ne fait probablement que changer la direction du Magnétisme, & cet agent opère les révolutions non exagérées dont je viens de parler. »

M. Mesmer ajoute que cet agent a été connu autrefois chez les peuples anciens, qui en avoient fait un système; *il tient, dit-il, aux plus belles théories, & sa connoissance nous éclairera sur la nature du feu, de la lumière, de l'électricité, de l'aimant, du flux & reflux, & de l'attraction; & lorsqu'il sera connu, on sera surpris de l'avoir ignoré si long-temps.*

M. d'Esion nous assure que le Docteur Mesmer est tout disposé à communiquer sa découverte. « Ce Magnétisme animal, lui fait-il dire, n'est pas ce que vous appelez

» un secret. C'est une science qui a ses
» principes, les conséquences & sa doc-
» trine. Le tout est ignoré jusqu'à présent,
» j'en conviens ; mais c'est précisément par
» cette raison qu'il seroit absurde de vou-
» loir me donner des juges qui ne com-
» prendroient rien à ce qu'ils prétendroient
» juger. Ce sont des élèves, & non des
» juges qu'il me faut. Aussi mon objet
» est-il d'obtenir d'un Gouvernement quel-
» conque, une maison publique pour y
» traiter des malades, & où il seroit aisé
» de constater, à l'abri des discussions ulté-
» rieures, les effets salutaires du Magné-
» tisme animal. Après quoi je me charge
» d'instruire un nombre fixe de Médecins,
» laissant à la sagesse du même Gouverne-
» ment la plus ou moins grande, la plus ou
» moins prompte publicité de cette décou-
» verte. Si mes propositions sont rejetées
» en France, je ne la quitterai pas sans dou-
» leur, mais enfin je le ferai. Si elles sont
» rejetées par-tout, j'espère ne pas manquer
» d'asyle. Enveloppé de mon honnêteté, à
» l'abri de tout reproche intérieur, je ras-
» semblerai autour de moi une foible por-
» tion de cette humanité à qui j'aurai tant
» désiré d'être plus généralement utile, &
» alors il sera temps de ne consulter que
» moi sur ce que j'aurai à faire. Si j'en agis-
» sois autrement, il arriveroit que ce
» Magnétisme animal seroit traité comme
» une mode ; chacun voudroit briller, & y

» trouver plus ou moins qu'il n'y a ; on en
 » abuseroit, & son utilité deviendroit un
 » problème dont la solution n'auroit peut-
 » être lieu qu'après des siècles. On en peut
 » juger par ce qui s'est passé au sujet de
 » l'inoculation. Si elle avoit été donnée au
 » Public avec plus de réserve, il est à croire
 » qu'on trouveroit moins de cœurs pater-
 » nels tremblans à la seule idée d'épargner
 » à leurs enfans des dangers à peu-près
 » inévitables. »

Tel est le langage du Docteur Mesmer ;
 il nous paroît que l'exemple de l'inoculation
 est fort mal choisi pour justifier sa conduite
 jusqu'ici pusillanime & trop mystérieuse.
 L'offre d'initier quelques élus dans les se-
 crets de son art, nous semble également
 indigne d'un véritable Médecin : tout mys-
 tère doit être à jamais pros crit du sanctuaire
 des sciences. Si l'on eût donné un libre cours
 aux vérités & aux découvertes, les connois-
 sances humaines seroient maintenant par-
 venues à un très-haut degré de perfection,
 & les Empires ne gémiroient point sous
 une effroyable multitude d'abus & d'erreurs,
 En supposant que M. Mesmer soit réelle-
 ment possesseur d'une découverte impor-
 tante, il faut avouer qu'il connoît bien mal
 ses intérêts : comment peut-on s'entendre
 qualifier de visionnaire & d'imposteur,
 tandis qu'on pourroit obtenir les titres
 d'homme de génie & de bienfaiteur de
 l'humanité ?

ADÉLAÏDE, ou l'Antipathie pour l'Amour,
Comédie en deux Actes, en vers de dix
syllabes. A Paris, chez la Veuve Duchefne,
Libraire, rue S. Jacques.

RIEN de plus simple que l'action de cette Comédie, dont nous avons déjà rendu un compte abrégé dans le trentième Numéro de ce Journal, page 183. M. de Meillecourt a deux filles : l'une, nommée Hortense, est sur le point d'épouser Dorval; l'autre, nommée Adélaïde, a inspiré le plus tendre amour à Farville, jeune homme dont son père fut le tuteur, & doué des qualités les plus heureuses; mais elle ne partage point sa tendresse. Liée au Couvent avec une infortunée dont l'Hymen a causé tous les malheurs, elle tremble d'éprouver quelque jour le sort de son amie, en conséquence elle est résolue à ne donner jamais ni son cœur ni sa main. Cette résolution, fruit de la crainte & de l'inexpérience, chagrine beaucoup Dorval, Hortense, Meillecourt, & sur-tout Farville : la tendresse & les vertus de ce dernier peuvent faire évanouir les terreurs d'Adélaïde, mais il faut l'aider dans cette entreprise, & amener insensiblement la jeune personne à la connoissance de son erreur. C'est sur ce projet qu'est établi tout l'intérêt de la Pièce.

Voyons

Voyons quels sont les moyens qu'a employés l'Auteur, & si son Ouvrage est digne des éloges que nous lui avons donnés, éloges qu'on nous a déjà reprochés, tant de bouche que par écrit.

Le premier soin de M. de Meillecourt est de mettre sous les yeux de sa fille le tableau de l'amour délicat & de l'hymen heureux. Père trop tendre, homme trop sage pour vouloir repousser avec dureté le système d'Adélaïde, il répond à ses idées avec la douceur, la modération, la sensibilité d'un ami. Nous allons copier ce morceau tout entier.

Au brillant du bel âge

Tu réfléchis, tu penses comme un sage;

Mais, mon enfant, je suis vieux, j'ai vécu.

L'homme, son cœur, son esprit m'est connu;

Et je fais trop que la raison humaine,

Cette raison si sublime & si vaine,

Ne peut, hélas! faire notre bonheur.

Trop jeune encor, tu méconnois ton cœur;

Ce cœur est né pour devenir sensible:

Il a besoin d'un goût tendre & paisible

Qui le dérobe à des jours plein d'ennui,

En le forçant à vivre pour autrui.

Oui, c'est l'Amour qui détruit l'amertume

De tant de soins où l'homme se consume;

Il nous soutient, il charme nos momens;

Et le bonheur appartient aux amans.

Sam. 26 Août 1780.

H

Si je pouvois avec des traits de flamme
 Peindre à tes yeux & graver dans ton ame
 Ces plaisirs purs & ces tendres bienfaits
 Que l'Amour seul prodigue à nos souhaits !
 Si , rappelant une épouse chérie ,
 Dont les enfans m'attachent à la vie ,
 Je t'exprimois nos doux épanchemens ,
 La vive ardeur de tous nos sentimens ;
 Son amitié féconde , ingénieuse ;
 Ma complaisance active , industrieuse ;
 Ses tendres soins qui cherchoient mes desirs ;
 Mon cœur ému qui goûtoit ses plaisirs . . .
 Ma chère enfant , peins-toi ma destinée !
 Après vingt ans d'amour & d'hymenée ,
 Nous respections , nous chérissions nos nœuds ,
 Nous nous aimions & nous étions heureux .

Cette peinture , à laquelle on ne peut reprocher que de très-légères négligences , faite d'ailleurs pour plaire à toutes les ames sensibles , attendrit Adélaïde , & la prépare à de plus grandes émotions. Mais il faut faire mouvoir plus d'un ressort pour convaincre un jeune esprit égaré par une raison trompeuse. Ardent , impétueux comme on l'est à vingt-cinq ans , Farville peint quelquefois son amour avec des transports capables de donner une nouvelle force aux craintes de son amante ; Hortense l'engage non-seulement à les modérer , mais encore à dissimuler , à paroître n'écouter que la

seule amitié. Farville y consent avec inquiétude. La contrainte qu'il éprouve à feindre, son cœur toujours prêt à le trahir, le désespoir intérieur qu'il ressent quand il voit Adélaïde se réjouir de ce qu'il renonce à l'amour, ses transports prêts à éclater, sa brusque sortie, tous ces mouvemens contribuent à rendre la scène où les deux amans se voient pour la première fois en présence des spectateurs, aussi intéressante que comique. Le trouble de Farville n'a point échappé à l'œil d'Adélaïde; elle le soupçonne d'être encore son amant, mais elle n'en tient pas moins à son premier projet. Dans cette scène, une des plus agréables de l'Ouvrage, Hortense rappelle à sa sœur avec beaucoup d'adresse toutes les vertus de Farville, en affectant de les trouver estimables, mais faites pour amener l'ennui; en opposition de son caractère, elle met le tableau d'un élégant, d'un fat, qui fait, dit-elle, rendre l'amour charmant. Cette injustice apparente d'Hortense pique Adélaïde, qui se retire en le laissant paroître. *Fort bien*, dit sa sœur qui termine le premier acte par cette réflexion.

. . . . Fort bien ! l'humeur la prend.
 Ceci, je crois, n'est pas indifférent :
 Contraignons-la de descendre en soi-même ;
 D'aimer enfin, & d'avouer qu'elle aime.

Farville & Adélaïde ouvrent le second

H ij

acte. Quelque peine qu'il ait éprouvée, il n'a point encore renoncé à dissimuler. Il annonce à son amante qu'il est tout près d'un long voyage. Ce départ alarme Adélaïde, qui ne veut point lui permettre de quitter Paris, & sort pour un moment après lui avoir dit :

Je prends à vous l'intérêt le plus tendre...

Ne partez pas, j'ose vous le défendre.

Qu'on juge de la joie, des transports, de l'ivresse de Farville. Il est aimé sans doute, & cet intérêt si tendre, cette défense de partir, sont des signes certains qu'Adélaïde répond à son amour. Elle revient, tenant en ses mains un papier qu'elle lui remet.

Voyez à quoi je me suis engagée.

Plein d'inquiétude & d'impatience, il le prend, l'ouvre, & voit avec effroi qu'elle s'engage à renoncer pour jamais aux nœuds de l'hyménée, sans le forcer à prendre le même parti.

F A R V I L L E.

Quoi ! si l'on m'offre un autre mariage ?

A D É L A Ï D E.

Consultez-vous, votre amie y consent.

F A R V I L L E.

Je suis flatté d'un tel consentement.

A D É L A Ï D E.

Mon dieu ! quel ton !

F A R V I L L E .

Moi ! que je me marie...

Moi !... là... moi, moi... Mais à qui, je vous prie ?

A qui, grand Dieu !

Cette situation , l'emportement douloureux de Farville , cette espèce de délire d'un cœur amoureux qui perd l'espérance , tout cela est vrai , naturel & plaisant. M. de Meillecourt entre pour être témoin de la douleur de son jeune ami , qui lui remet le fatal écrit. *Laissez-nous un instant* , dit ce bon père , puis s'adressant à sa fille :

Quoi ! vous comptez à peine dix-huit ans ,
Et vous signez qu'à tout âge , en tout tems
On vous verra refuser l'hymenée ! . . .

.
. Eh bien , ma chère fille ,
.

Ce seul écrit qui prouve ta candeur ,
Pouvoit suffire à te perdre d'honneur.
Connois Farville & son ame ingénue !
Il m'a remis ce billet à ta vue ;
C'est de sa part un trait d'honnêteté ;
Mais la sottise ou la fatuité
Pouvoient en faire un criminel usage
Et le tourner à ton désavantage :
Qu'aurois-tu dit pour te justifier ?
Sur ses vertus on a beau se fier ,
Il faut , pour être estimé dans le monde ,

H iij

Que l'apparence à nos vertus réponde...
 De votre erreur je dois vous retirer,
 Et, malgré moi, je vais vous éclairer.
 Cette amitié d'un sexe pour un autre
 Fait le tourment ou la honte du vôtre;
 Le vice adroit en recueille le fruit,
 Et tôt ou tard la sagesse y périt:
 Oui, la naïve & douce confiance
 Est trop souvent ce qui pert l'innocence.
 Laissons cela.... Mon Pupille, entre nous,
 Me paroissoit un choix digne de vous;
 Mais s'il ne peut assujétir votre ame,
 Si vous craignez de partager sa flamme,
 Déclarez-lui, sans égard, sans pitié,
 Que vous n'avez pour lui nulle amitié;
 Défendez-lui jusqu'à votre présence,
 Et dans son cœur étouffez l'espérance.
 De l'amitié lui présenter les nœuds,
 C'est en effet nourrir encor ses feux;
 C'est resserrer la chaîne qui le lie;
 C'est, en un mot, de la coquetterie.

Voilà de la bonne morale, une morale douce, aimable, digne d'être sentie par tous les bons esprits; attachante parce qu'elle est en situation, parce qu'elle doit engager Adélaïde à des réflexions d'autant plus avantageuses aux intérêts de Farville, qu'elle ne peut qu'ajouter une nouvelle émotion à celles que son cœur a déjà éprou-

vées. Le résultat de ses réflexions est pour-
tant d'éloigner son amant pour jamais ;
mais elle est elle-même affligée de sa réso-
lution ; elle est embarrassée sur le choix
des moyens, & l'arrivée de Farville ajoute
à son embarras. Cette scène mérite d'être
lue toute entière, & malheureusement l'es-
pace qui nous reste ne nous permet que d'en
citer une très-petite partie. Adélaïde or-
donne au jeune-homme de renoncer à ses
projets d'hymen ou de la quitter. Farville
fuyant avec dépit,

. . . . Je vous quitte à jamais.

(*Puis revenant sur ses pas.*)

Eh bien , cruelle , êtes-vous fatiguée ?

A D É L A Ï D E.

Au moins, Monsieur, je ne suis point coquette ;

Mon amitié n'entretient point vos feux,

Ne nourrit point votre espoir & vos vœux ;

Et je n'ai point, quand votre ame s'abuse,

La vanité dont, sans doute, on m'accuse.

F A R V I L L E , *après un instant de surprise.*

Non, c'est en vain que vous me rebutez,

Et je crains peu des dédains affectés.

Je me trompois : ce farouche langage

De votre cœur est une fausse image.

.

Oui, ces froideurs, ces mépris confirmés,

Cet air glacé, ce front triste & sévère

Qui ne sont point dans votre caractère,

H iv

De votre amour font les plus sûrs témoins ;
Si vous n'aimiez, vous affecteriez moins.

.
Vous avez beau vous armer de rigueur,
L'amour souvent se rend maître d'un cœur
A son insçu.... Vous croyez que sa flamme
Dans un instant brûle & ravage l'ame ;
Qu'il a toujours les yeux baignés de pleurs,
Et qu'il ne vit qu'au milieu des douleurs :
Mais ce portrait n'est rien moins que sincère.
L'Amour se plie à notre caractère.
S'il est, dans moi, vif & rempli d'ardeur,
Il est, dans vous, sage & plein de douceur.
Eh quoi ! ces soins, cet intérêt si tendre
Qu'à mon bonheur vous avez daigné prendre,
Ces doux plaisirs, si conformés aux miens,
Que vous goûtiez dans tous nos entretiens,
Cette amitié si sensible & si vive,
Cette bonté si vraie & si naïve ;
Cet écrit même... oui, ce fatal écrit,
Cette promesse où vous avez souscrit
De fuir l'amour & les nœuds d'hyménée...
Vous rougissez ! je vous ai devinée :
L'Amour vous parle, il parle en ma faveur,
Vous ressentez mon trouble & mon ardeur,
Adélaïde.

*A D É L A Ï D E, après un instant de silence &
toute en larmes.*

Hélas ! oui je vous aime,

Il est trop vrai, ma peine en est extrême.

La joie, la délicatesse, la vertu la candeur de Farville, rassurent un peu la tremblante Adélaïde, qui lui promet sa main, mais à condition qu'il lui donnera le temps d'observer sa sœur & Dorval, comme de ne se décider absolument que d'après le sort qu'ils éprouveront dans les nœuds du mariage. C'est à ce moment que M. de Meillecourt, Hortense & son amant viennent pour s'informer des dernières intentions d'Adélaïde.

DORVAL, avec empressement, à Farville.

Eh bien!... mais quoi! qu'est-ce?

FARVILLE, avec la plus grande tristesse.

Eh bien! elle m'aime.

H O R T E N S E.

Mais votre joie, à vrai dire, est extrême.

F A R V I L L E.

Vous me voyez, Madame, au désespoir.

Cette situation est du plus grand effet & du meilleur comique; elle couronne heureusement la Pièce. Meillecourt, informé des desseins de sa fille, lui prouve que le don de sa main doit suivre l'aveu qu'elle a fait de sa tendresse; Adélaïde cède par obéissance & par amour.

D'après cette analyse, aussi exacte, aussi étendue que les bornes de ce Journal le

H V

permettent, nous croyons devoir persister dans les éloges que nous avons donnés à l'*Antipathie pour l'Amour*. On peut sans doute lui faire quelques reproches, dire qu'il y a de la contrainte dans l'exposition, que les premières scènes ne sont pas très-bien attachées, que le premier effet du dépit de Farville, rappelle un peu celui d'Éraсте & de Valère dans le *Dépit Amoureux* & dans le *Tartufe*; on peut encore dire à l'Auteur qu'il a quelquefois négligé le mot propre, comme dans ce vers d'Adélaïde, à la première scène du second Acte:

Que vos discours ont de force & d'adresse !

Adresse est ici mal employée, car Farville dissimule, & il est intéressant qu'Adélaïde ne s'en apperçoive point; si elle soupçonne de l'adresse, ce cœur ingénu qui se trompe de bonne-foi, s'indignera contre celui qui lui semblera chercher à le séduire, & la marche de l'ouvrage est brisée, &c. Mais ces légers défauts sont bien rachetés par la simplicité intéressante de l'action, par la vérité touchante des caractères de Meillecourt, de Farville & d'Adélaïde; par l'intelligence & la finesse que l'Auteur a mises en œuvre pour filer & développer les moyens qui dessillent les yeux de la jeune Raisonneuse, & la forcent à l'aveu de sa tendresse; enfin, par le charme d'un style doux & facile qui, s'il manque quelquefois de fermeté, ne présente aucun des défauts que la

furéur du bel esprit rend aujourd'hui si communs. Quelques gens du monde ont dit que cette jolie Comédie, quoiqu'agréable à lire, perdoit néanmoins à la lecture pour ceux qui l'avoient vu représenter ; nous croyons qu'il est impossible de faire en moins de mots , aux yeux de ceux qui connoissent le théâtre , un éloge plus complet de l'*Antipathie pour l'Amour*.

(*Cet Article est de M. de Charnois.*)

S P E C T A C L E S .

COMÉDIE FRANÇOISE.

LE Lundi 14 de ce mois , Mde *Vanhove* , épouse du Comédien de ce nom , a débuté dans l'emploi des Reines , par le rôle de *Phèdre* , dans la Tragédie de Racine ; le Mercredi suivant , par celui de *Cléopâtre* , dans *Rodogune* , &c.

Cette Actrice qui , au titre d'épouse d'un Comédien déjà cher au Public , avoit des droits à l'indulgence , a été traitée le jour de son début avec une rigueur scandaleuse ; Quel est le motif de cette sévérité ? nous l'ignorons ; mais nous savons qu'on avoit annoncé tout haut dans la Salle le projet de la désespérer , & qu'on y a réussi en partie. Nous nous garderons bien de donner dans

H vj

l'excès contraire en parlant de ce qu'elle donne d'espérances comme on l'a fait quelque part. Nous lui avons trouvé de grands défauts, des qualités déjà apparentes, & le germe de quelques autres. Une démarche incertaine & vague, un maintien peu noble, des gestes répétés & monotones, une expression quelquefois forcée dans la physionomie, des transitions brusques, voilà ses défauts: du bon sens, de l'esprit, de l'intelligence, un débit fort bien entendu, quoiqu'encore mal assuré, voilà ses qualités présentes; enfin, de la disposition à bien observer la Scène, à entretenir l'intérêt par son jeu muet; des moyens propres à développer, avec de l'étude, une sensibilité douce, & peut-être, par cette raison, peu relative à l'emploi qu'elle a pris: voilà ce qu'elle peut perfectionner.

Avant de terminer cet article, nous ne pouvons nous dispenser de blâmer Mde Vanhove, d'avoir changé un hémistiche dans son rôle de *Phèdre*, afin de reprocher au Parterre *ses fureurs*. Quelqu'injuste que soit le Public, ce n'est point un moyen de le ramener, que celui de céder aux mouvemens d'un orgueil irrité; d'ailleurs, jamais la totalité du Public n'a tort; & confondre tout le monde dans le même reproche, c'est sortir du respect que tout Artiste doit à ses Juges, c'est vouloir aliéner contre soi les esprits tranquilles & honnêtes, qu'il est si intéressant de se conserver.

COMÉDIE ITALIENNE.

Nous ne dirons que deux mots de M. *Philippe*, Acteur de la Troupe de Versailles, qui a débuté le 9 de ce mois, par le rôle du *Magnifique*, dans la Pièce de ce nom.

C'est un très-agréable Chanteur, qui, d'un timbre de basse-taille, tire, avec beaucoup d'adresse & de goût, des accens relatifs à la voix de haute-contre. Comme Comédien, il a de la gêne, de l'embarras, un débit sec & difficile, quelque sensibilité & une belle figure.

Le 18, on a joué, pour la première fois, *l'Officieux*, Comédie en trois Actes & en prose.

Le Marquis de Florival a perdu son père au moment où il alloit épouser Mlle de Fiermont. Pour le distraire de son chagrin, Saint-Phar son ami, l'arrache de l'hôtel où il a fait une perte si cruelle, & le conduit dans un hôtel garni, où arrivent bientôt M. d'Erviex, Oncle de Florival, & une veuve de quarante & quelques années, qu'on appelle la Baronne de Vieuxbois. Florival, qui vient d'obtenir un Régiment, va remercier le Ministre. Pendant son absence, d'Erviex, dont la fureur est de se croire, surtout, des connoissances très-profondes, de

se mêler des affaires de tout le monde, même à leur insu, & cela dans le desir d'obliger ; d'Erviex fait à la Baronne des propositions de mariage pour son neveu, afin d'arrêter un procès qui va s'élever entre-eux à l'occasion d'un champart. Il propose encore à un Commandeur de Bertac de lui vendre l'hôtel de Florival ; tout est accepté. Cependant le Commandeur, qui n'a point assez d'argent comptant pour terminer le marché, emprunte 100,000 liv. à Mde de Fiermont sa cousine, sans lui dissimuler l'emploi qu'il en veut faire. Cette vente précipitée lui donne des soupçons ; en conséquence elle ne veut plus donner sa fille à Florival. Le jeune homme est au désespoir ; il ne fait d'où peut provenir un tel changement ; enfin d'Erviex le présente à la Baronne, qui le croit d'abord amoureux, parce qu'il répond honnêtement à des propos honnêtes, & qui devient furieuse, quand Florival, forcé de connoître la vérité, refuse formellement sa main. Une visite du Commandeur de Bertac, qui veut sur le champ terminer son affaire, ne surprend pas moins Florival ; celui-ci lui déclare qu'il n'a point, n'a point eu & n'aura jamais intention de vendre son hôtel. Il faut chercher à réparer tout le mal qu'a fait au Marquis son trop officieux oncle qui, sous prétexte de ne s'occuper que de son bonheur, vouloit le faire renoncer à l'état Militaire, lui faire abandonner Paris & la Cour, & le reléguer dans ses terres,

comme un propriétaire qui les fait valoir ; pour cet effet , Saint - Phar donne rendez-vous chez lui à son ami , à trois heures précises ; d'Erviex , qui entre à la fin de leur conversation , n'entend que les derniers mots , croit y reconnoître le rendez-vous d'un duel , écrit au tribunal des Maréchaux de France , & leur fait donner des gardes , avec l'ordre de se rendre , à cinq heures , chez celui de MM. les Maréchaux qui tient le tribunal. Florival & S. Phar y trouvent Mde de Fiermont & sa fille. Tout s'explique , tout se répare , & le Marquis obtient le consentement de la mère de son Amante. Dans le transport de sa joie , il vient raconter toutes ces bonnes nouvelles à son oncle , devant la Baronne de Vieuxbois , à qui d'Erviex avoit encore donné quelques espérances , qu'elle voit de nouveau s'évanouir. Elle reprend toute sa fureur ; mais d'Erviex la modère un peu , par la proposition qu'il lui fait de l'épouser , ce qu'elle accepte avec plaisir , dans l'espoir de se venger , dit-elle , en privant Florival de la succession de son oncle , à qui elle veut donner des héritiers.

Cette Comédie a été assez bien reçue ; le premier Acte est un peu froid ; le second a beaucoup fait rire ; les longueurs du troisième ont altéré le succès du second. On en rendra un compte plus détaillé à l'article des Nouvelles Littéraires , quand l'Ouvrage sera imprimé.

VARIÉTÉS.

COPIE d'une Lettre de M. G. . . . à
M. PHILIDOR.

LE succès, Monsieur, que le *Polymetrum Saturnium* a eu à Londres & à Paris, a fait desirer à l'Impératrice de Russie de connoître une composition dont la difficulté vaincue est le moindre mérite, quoique ce projet semblât présenter des obstacles insurmontables.

Cette grande Princesse, sur laquelle tous les talens distingués & tous les Ouvrages de génie, à quelque classe qu'ils appartiennent, ont des droits immédiats, ne se borne pas à vouloir entendre le vôtre en concert; Elle a fait écrire à un des plus célèbres Savans d'Italie pour lui demander un Programme, afin de relever le charme de votre Musique par la pompe du Spectacle, & la représentation exacte des Cérémonies religieuses qui vous ont inspiré.

Sa Majesté Impériale m'accorde, Monsieur, une faveur des plus touchantes en m'honorant de ses ordres à cette occasion, & me chargeant de vous remettre une marque de sa bienveillance. Vous savez le cas que j'ai fait de tout temps de vos rares talens, & je vous prie de croire que ma satisfaction de les voir encourager par une Souveraine dont la bonté égale la gloire, est aussi sincère que l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur G. . . .

A Paris, ce 13 Juillet 1780.

LETTRE au Rédacteur du Mercure.

Vous n'avez fait qu'indiquer, Monsieur, le titre d'un Ouvrage nouveau qui, selon moi, mérite d'être distingué dans la foule; c'est *l'Histoire de l'Homme, considéré dans ses mœurs, dans ses usages & dans sa vie privée*. Je ne doute pas que vous n'en donniez une notice au Public; mais en attendant permettez-moi de vous faire part des impressions que la lecture de cet Ouvrage a faites sur moi. Le premier volume est précédé d'un excellent Discours préliminaire, dans lequel l'Auteur, après avoir rendu compte des motifs qui l'ont engagé à entreprendre cet Ouvrage, discute plusieurs faits aussi curieux qu'intéressans. Il examine le système des climats, & considère si l'homme est par-tout le même. Il se livre ensuite à des recherches sur l'antiquité du monde, sur les Prédamites, & sur l'opinion que les différens peuples avoient de leur origine. Une chose qui m'a singulièrement affecté dans ce Discours préliminaire, c'est le Précis que l'Auteur y donne des quatre époques qui partagent tout l'Ouvrage. Elles sont des plus simples & des plus connues. La première commence à la création & finit au déluge. La seconde prend depuis le déluge jusqu'à la prise de Troye; la troisième, depuis la prise de Troye jusqu'à J. C.; & la quatrième & dernière, depuis J. C. jusqu'à nos jours. C'est ainsi que l'Auteur embrasse & divise tous les temps connus. Le précis de ces quatre époques m'a paru supérieurement traité; & l'Auteur, dans l'espace de quelques pages, renferme d'une manière aussi éloquente que concise, tout ce qui s'est passé d'intéressant sur notre globe pendant cette longue suite de siècles. Mais ce qui distingue particu-

lièrement cette Histoire de toutes les autres, c'est que l'homme n'y est considéré que sous un point de vue très-philosophique; c'est l'histoire des mœurs & du génie. Point de ces grands événemens qui composent les annales du monde, point de guerres, point de conquêtes, point d'intrigues politiques, point de révolutions d'empires. C'est l'histoire de l'homme privé, c'est le tableau de la vie humaine. Fidèle à remplir ce plan, qui m'a paru aussi bien exécuté que conçu, l'Auteur prend l'homme au moment de sa création, pour le considérer sous tous les aspects possibles, dans ses mœurs, dans son industrie, dans ses lois, dans ses usages. Il remonte à l'origine des Arts & des Sciences, & traite de tout ce qui tient aux pratiques de la vie civile; religion, culte, fêtes, travaux, occupations, plaisirs. Je vous avoue, Messieurs, qu'il est peu d'histoires dont la lecture soit plus attrayante que celle-ci, par la grande variété de tableaux qu'elle offre. C'est le jugement qu'en portent tous ceux qui la lisent. Le tout est accompagné de sommaires & de tables qui rendent cet Ouvrage un des plus méthodiques que je connoisse. Il ne me reste plus qu'un desir à former, c'est d'avoir promptement la suite d'un Ouvrage, qui certainement occupera un rang distingué dans notre Littérature.

Je suis, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

L'Abbé C. . .



SCIENCE ET ARTS.

RÉPONSE de M. CAROUGE DES BORNES aux questions qui lui ont été proposées dans le *Mercure du Samedi* 29 Juillet dernier, relativement au *Chaufage Économique*, & à son *Avis aux Maîtres des Forges*.

IL est bien juste, Monsieur, de répondre à vos questions, & d'éclaircir vos doutes. Vous cherchez à vous instruire, & non à faire éclore des préjugés contre une découverte utile, une découverte que les circonstances rendoient si nécessaire. J'ignore pourquoi un Physicien de nos jours s'est montré moins benévole. Il nous attaqua sans ménagement au mois de Février dernier; mais sa diatribe resta sans réponse. Il vouloit abattre, & nous ne songions qu'à édifier. Fatigué de notre silence, il a fait ce que nous négligions de faire; il s'est rétorqué lui-même à quelques égards. Quelques mots de plus, il nous restoit peu de choses à lui dire. Nous éclaircirons au premier jour toutes ses réticences.

Mais, admirez l'inconstance, j'ai presque dit l'inconséquence de l'esprit humain! M. M. . . . essaye aujourd'hui de semer des craintes sur l'usage du charbon épuré. M. Morand essaya en 1770 d'introduire dans Paris l'usage du charbon brut, rempli de vapeurs suffoquantes. Ce n'est pas tout; il s'étoit muni d'attestations de toutes les Facultés de Médecine, particulièrement de celles des villes du Royaume où l'on fait usage du charbon non préparé. Le besoin, dont la loi est toujours si impérieuse, con-

damnoit à cet usage une grande partie de nos Provinces. La Capitale, où ce besoin se fait moins sentir, se montra plus délicate : l'odeur du charbon brut parut insupportable ; & cette raison seule fit échouer l'entreprise.

Il n'en est pas moins vrai que M. M. . . . ainsi que toutes les Facultés du Royaume, attestoient au Public, & avec raison, que l'usage du charbon brut ne pouvoit nuire à la santé. Comment donc le même M. M. . . . a-t-il pu entreprendre d'effrayer les Parisiens sur l'usage d'un charbon qui, au moyen de l'épurement, est dépouillé de toutes ses parties hétérogènes, les seules qui, à toute rigueur pourroient être supposées nuisibles ? Celles-là même ne le sont pas ; mais M. M. . . . n'en est pas moins en contradiction avec lui-même. On peut dire, puisqu'il s'agit de charbon, que c'est bien là *souffler le froid & le chaud*.

J'ai dit que le Critique s'étoit adouci. En effet, il donne dans un Mercure du mois de Mai, N^o. XXI, un commentaire de sa première lettre. Ce commentaire détruit presque entièrement le texte. Il n'est plus question de ces désastres que l'usage du charbon *épuré* pouvoit entraîner à la suite. On se réduit à conseiller sérieusement au Public de ne point faire usage de ce charbon *dans le milieu d'une chambre* ; avis très-important sans doute, puisque M. M. . . . l'imprime. Rassurez-vous, Monsieur : le charbon de bois seroit mortel en pareil cas, le nôtre seroit tout au plus incommode. Mais si, par hasard, il prenoit fantaisie à quelqu'un d'établir son foyer *au milieu d'une chambre*, nous l'invitons bien sérieusement à préférer le charbon *épuré* au bois même. Avec celui-ci il s'enfumeroit, avec le charbon purifié il n'auroit à craindre ni cet inconvénient ni aucun autre.

Passons aux questions que vous me faites, Mon-

sieur : elles sont d'une toute autre importance que des observations qui s'entredétruisent comme les serpens de *Cadmus*. Vous me demandez » 1^o. si » les ressources que procure le charbon de terre » seront durables ? si les mines en sont abondantes ? si » elles sont en grand nombre ? »

Oui, Monsieur ; & cet affirmatif embrasse les trois points de votre première question. Ma Compagnie s'est empressée de répondre aux vues bienfaisantes du Gouvernement ; elle a fait les plus exactes recherches, & s'est procuré les plus amples détails sur les mines du Royaume. Il en résulte que la France renferme dans son sein une infinité de mines, la plupart si abondantes, qu'on les regarde comme inépuisables. Celles-ci, d'ailleurs, sont situées de manière qu'elles peuvent communiquer avec tout le Royaume. Ainsi la province où croît abondamment le charbon de terre, & celle où il n'existe qu'en petite quantité, celles même où il n'existe point du tout, en seront également pourvues.

La topographie de ces mines deviendra la preuve de mon assertion. Toutes prennent leur direction du levant au couchant, & du midi au nord. Celles de la Bourgogne, du Lyonnais, du Forez, sont des plus fécondes. Il est rare, sur-tout dans cette dernière contrée, d'ouvrir un champ à 12 pieds de profondeur, sans y trouver du charbon.

Le Dauphiné compte à présent dix mines en extraction ; la Provence en a déjà six ; le Languedoc en possède plus de trente. Ces trois provinces fournissent de cette production toutes les côtes de la Méditerranée.

Les veines de charbon découvertes à Moncenis, ont plus de soixante pieds d'épaisseur : elles parcourent l'Autunois & le Charolois dans un espace de plus de 20 lieues de pays, de là elles vont enrichir d'autres provinces.

Il existe dans le Rouergue & le Limosin une chaîne immense de montagnes dont l'intérieur offre une mine inépuisable d'un charbon de la meilleure qualité; cependant on n'en fait qu'un fort petit commerce à Bordeaux, quoique cette ville en fasse une très-grande consommation. Ce sont les Anglois qui fournissent le surplus: ils font ce que les François devroient faire; ils enlèvent à ceux-ci le bénéfice que la Nature leur avoit destiné. En un mot, nous prodiguons l'or à l'Etranger pour obtenir de lui une dentée que notre sol fait éclore sous nos pas.

Cet abus seroit facile à rectifier. Les seules mines du Rouergue & du Limosin pourroient fournir du charbon épuré à toutes les côtes de l'Océan & même de la Méditerranée; la Garonne & la Dordogne rendroient ce transport aussi prompt que facile. Revenons à notre itinéraire.

L'Auvergne contient aussi une grande quantité de charbon. Il n'abonde pas moins dans le Bourbonnois, le Nivernois, la Touraine, la Bretagne & la Normandie.

Il n'abonde pas moins en Flandres, province qui, à cet égard, alimente encore la Picardie; ses envois s'étendent même jusques dans la Champagne qui puise également dans les mines de l'Alsace & de la Lorraine.

Reste donc l'Isle de France. On avoue qu'elle ne produit point ce genre de comestible; mais la Capitale ne risque pas d'en manquer: tout lui vient d'un bout du Royaume à l'autre. Elle jouit plus abondamment des denrées qu'elle ne produit point, que les contrées même qui les produisent.

Je pense, Monsieur, qu'il ne doit vous rester aucune inquiétude sur la première de vos questions. Vous voyez qu'en France les mines de charbon fossile sont abondantes, qu'elles sont en grand nombre, & que dès-lors elles promettent des ressources aussi utiles que durables.

Le Gouvernement a senti l'importance de cette nouvelle branche économique. Nous sommes arrivés aux temps où les lumières dirigent la bienfaisance. Tout ce qui est utile est sûr de se voir encouragé. Un exemple va prouver combien les concessions particulières des mines deviendroient nécessaires. Le Roi n'a encore fait aucune concession particulière des mines du Forez. Chaque habitant de cette contrée puise le charbon dans son terrain ; à peine arrivé à 20 ou 30 pieds de profondeur, il est gagné par les eaux : alors il abandonne cette fosse, en ouvre une autre qu'il est bientôt contraint d'abandonner comme les premières ; dangereux abus auquel il est temps de remédier. Il dégrade en pure perte la surface du sol ; il dégrade la mine, la rend à-peu-près inutile, & rend pour l'avenir la culture du sol presque impossible. C'est détruire le jardin pour attraper un misérable lièvre.

C'est à regret, Monsieur, que je ne réponds pas ici à vos deux autres questions : elles exigent des détails, des preuves, des éclaircissemens, & cette lettre n'est déjà que trop longue. Au reste, l'autre réponse ne se fera point attendre : je vous promets des raisons & de la franchise ; je n'en demanderois pas davantage à nos détracteurs.

Je suis, &c.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

L'ART de nager, avec des avis pour se baigner utilement, orné de 22 fig., par Thevenot. Vol. in-12. Prix, 2 l. 10 s. br. & rendu franc de port par-tout le Royaume. A Paris, chez Lamy, Libraire, quai des Augustins.

Expériences nouvelles sur les propriétés de l'Alkali :

Volatil-Fluor, par M. Martinet, Curé de Soulainnes, br. in-8°. Prix, 12 f. A Paris, chez Didot, quai des Augustins.

Observations sur la Littérature en France, sur le Barreau, les Journaux. Br. in-8°. A Paris, chez les Marchands de nouveautés.

Lettre sur l'émeute arrivée à Londres le 2 Juin 1780, & sur les Anglois. A Paris, aux mêmes adresses.

Traité de l'Education des Animaux qui servent d'amusement à l'homme, avec la manière de les élever, de les nourrir, de les traiter dans leurs maladies, in-12. Prix, 36 f. br. franc de port par-tout le Royaume. A Paris, chez Lamy, Libraire, quai des Augustins.

Lettre à M. Linguet, ou Réponse au N°. 54 de ses Annales, par M. M..., Américain. A Paris, chez les Marchands de nouveautés.

T A B L E.

| | | |
|-----------------------------------|--------------------------------------|-----|
| <i>DESCRIPTION de la Sicile</i> | <i>Comédie Française,</i> | 179 |
| <i>& du Mont-Etna,</i> | <i>Comédie Italienne,</i> | 181 |
| <i>Le Noyé, Conte,</i> | <i>Copie d'une Lettre de M. G...</i> | |
| <i>Voyage d'Ermenonville,</i> | <i>d M. Philidor,</i> | 184 |
| <i>Enigme & Logogryphe,</i> | <i>Lettre au Rédacteur du Mer-</i> | |
| <i>Observations sur le Magné-</i> | <i>cure,</i> | 185 |
| <i>tisme animal,</i> | <i>Réponse de M. Carouge des</i> | |
| <i>Adélaïde, ou l'Antipathie</i> | <i>Bornes,</i> | 187 |
| <i>pour l'Amour, Comédie,</i> | <i>Annonces Littéraires,</i> | 191 |

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercure de France*, pour le Samedi 26 Août. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 25 Août 1780. DE SANCY,

vivre deux heures à la perte de son Vaisseau. On fait monter à 197 le nombre des François tués ou mis hors de combat dans cette action. On n'est point d'accord sur la perte que l'Equipage Anglois a soufferte. Chacun convient qu'elle doit être plus forte que de 29 hommes tués ; mais on ne s'explique point du tout sur le nombre des blessés. Ces détails sont extraits de diverses Lettres écrites de Falmouth, où est arrivée la *Nymphé*, conduite par la *Flore*, qui rentre dans le plus mauvais état. La *Flore* étoit un Vaisseau tout neuf, qui n'avoit point encore fait campagne. On fait que la *Nymphé* a été en 1778 à Boston, & que depuis elle n'a pas resté dans l'inaction. On attend la Lettre du Capitaine de la *Flore*. Il est même surprenant qu'elle n'ait pas encore paru dans une Gazette de la Cour. Ce retard viendrait-il de ce que les Officiers François s'étant fait hacher presque jusqu'au dernier, on hésite même à donner un simple exposé du fait, qui sera le plus grand éloge de leur valeur, ou de ce qu'on travaille à déguiser ce que coûte cette victoire ? Il circule déjà ici une Lettre de Brest, qui fait un honneur infini à la mémoire de ce Commandant François. — On n'eut pas plutôt su dans ce Port la prise de la *Nymphé* à l'abordage, que par-tout on s'écrioit, ah ! du Romain est tué.

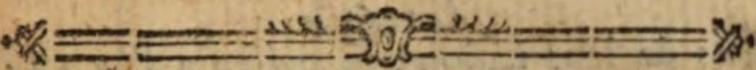
Il ne nous est pas possible de savoir par où ni quand nous sont venues les nouvelles suivantes des Isles du Vent, mais il nous suffit de dire qu'on les trouve ici très-vraisemblables. On assure donc que le 27 Juin l'Escadre Française, renforcée de dix des Vaisseaux de Don Solano, avec toutes les troupes qu'il avoit amenées, & un gros Corps de troupes Françaises, s'est portée du côté de l'Isle de Sainte-Lucie, & qu'on ne doutoit point que ce ne fût pour l'attaquer. Quelques jours avant, un grand nombre de Vaisseaux Espagnols de transport, escortés par deux Vaisseaux de ligne, étoient partis pour la Havanne.

IL a été expressément ordonné à l'Amiral Drake, qui commande aux Dunes, de prévenir le Commandant de la Division Russe qui mouille à Ramsgate, par toutes les honnêtetés & toutes les offres possibles. Il y a apparence que cette division restera quelque temps dans cette rade : elle s'y tenoit d'abord sur une seule ancre ; mais le troisième jour on l'a vue affourcher.

LE 18, treize Vaisseaux Russes, qui sont sans doute les deux divisions qui avoient mouille devant le Texel, ont passé derrière les fables de Goodwin, poursuivant leur route dans la Manche.

On remarque ici, comme quelque chose de très singulier, & qui donne matière à spéculation, que les Amiraux Russes qui naviguent actuellement dans les Mers Britanniques, n'ont des Lettres de crédit que sur Paris, Amsterdam & Livourne, & pas une sur Londres. — Il vient d'arriver, dit-on, à Whitehaven, un Vaisseau parti le 22 Juillet de Halifax dans la Nouvelle Ecosse. A cette époque, il n'y avoit rien de nouveau dans cette Colonie. — Des amis mal-adroits du Gouvernement, ont forgé une Lettre de Washington à M. Hancock, qui a paru dans quelques Gazettes Angloises. On y représente les affaires des Américains comme désespérées, & le Général dans l'intention de remettre son commandement au Congrès. Mais il est constant que c'est une fiction. Cette Lettre est sans date, & n'en pouvoir avoir. A l'ouverture de la campagne, M. Washington étoit à la tête d'une armée respectable & bien préparée.

Il est dans cet état que Clinton l'a trouvée à son retour de Charles-
 Il a remonté jusqu'aux lignes des Américains, a reconnu leur
 jugée trop formidable pour qu'il pût les attaquer, & il est
 New-York ; voilà le vr.



JOURNAL POLITIQUE
DE BRUXELLES.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 21 Juillet.

LE 18 de ce mois, M. le Comte de Falkenstein, se rendit de Péterhoff à Cronstadt à bord d'un des iachts de l'Impératrice. Il vit le port, le bassin, le Corps des Cadets de la Marine, & tout ce que cet arsenal offre de plus curieux. Le lendemain l'illustre voyageur prit congé de l'Impératrice, du Grand-Duc & de la Grande Duchesse, & quitta cette résidence où il a passé quatre semaines. Ce fut dans l'après-dîner qu'il se mit en route pour retourner dans ses Etats par Riga. Parmi les présens qu'il a faits pendant son séjour à Mohilow, Smolensko, Moscou & ici, on distingue la tabatière qu'il a donnée au Comte de Pannin, & la bague de prix qu'en a reçu le Comte d'Osterman Vice-Chancelier.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 1er. Août.

ON apprend d'Elfeneur qu'un convoi de 20 bâtimens Suédois, escortés par 2 frégates.
26 Août 1780. g

gates de leur nation, se présenta il y a 14 jours à la vue du canal. Comme le tems étoit nébuleux, deux corsaires Anglois se hasardèrent au milieu du convoi dans l'espérance sans doute de faire quelques prises; mais l'air s'étant éclairci, les frégates les découvrirent & leur donnèrent d'abord la chasse. L'un des corsaires fut promptement hors de la portée du canon; mais le second essuya une vingtaine de coups, & n'échappa à force de rames que parce que le vent étoit trop foible pour que les frégates pussent l'atteindre.

Hier l'escadre Russe, commandée par le Contre-Amiral Kruse, appareilla; les deux autres qui avoient mouillé dans cette rade, le suivirent de près & passèrent le Sund sans y jeter l'ancre. L'après-midi le vent ayant changé, on les a vus encore ce matin louvoyer à la hauteur de Kock; mais on croit qu'elles n'auront pas tardé à profiter des courans pour gagner la haute-mer. Voici l'état de ces escadres.

» *Première Escadre* commandée par le Contre-Amiral Borisslow, & destinée à croiser dans la Méditerranée. L'*Isidor* de 76 canons, & 750 hommes, monté par le Contre-Amiral, ayant M. Gips pour Capitaine de pavillon; l'*Asia*, Capitaine Spiritoff; *Takerdoi*, Capitaine Salmanoff; *Amérique*, Capitaine Cocowzoff; *Slava Russia*, Capitaine Balcacoff. Tous ces vaisseaux sont montés de 66 canons, & 650 hommes. Frégates, *Siméon*, Capitaine Golewkin, & *Patricque*, Capitaine Danisoff, chacune de 32 canons & 350 hommes.

» *Deuxième Escadre*, aux ordres du Contre-Amiral

Kruse , destinée à croiser dans la mer du Nord. *St. Pantéleimon* , de 74 canons , & 750 hommes , monté par le Contre-Amiral ; Capitaine de pavillon , M. Berck ; *Hermolandia* , Capitaine , Powalischin ; *Blanopolutschii* , Capitaine Melrikoff ; *St. Nicolas* , Capitaine Idudoff ; *St. Alexandre Newski* , Capitaine Buchan ; tous de 64 canons & 650 hommes ; la frégate la *Marie* de 32 canons & 350 hommes l'accompagne.

La troisième Escadre , commandée par le Brigadier Palibin , doit croiser sur les côtes de Portugal. *Jesekil* , vaisseau Amiral , de 76 canons , monté par le Brigadier ; Capitaine de pavillon , M. Hamicoff , *Daris* , Capitaine Mukenzy ; *David* , Capitaine de Dessen ; *Knaas Wladimir* , Capit. Knaschowkoy ; *Spiridon* , Capitaine Odinzoff ; tous de 66 canons , & de 650 hommes d'équipage ; à cette escadre , est jointe la frégate l'*Alexandre* , de 32 canons , & 350 hommes , commandée par Capitaine Macazoff.

Le total forme 15 vaisseaux de ligne , 4 frégates , montés de 1138 canons , & de 11350 hommes d'équipage.

P O L O G N E .

De VARSOVIE , le 2 Août.

L'ESPOIR que nous avons de voir ici M. le Comte de Falkenstein s'est évanoui. Il a pris la route de Bialystock où il est arrivé Lundi dernier , par Kozienice vers Lublin. Il s'arrêtera à Pulaw pour y voir le superbe Palais du Prince Waiwode de Russie ; & il ne fera que traverser ce Royaume.

On apprend de Mittau que la nuit du 26 au 27 du mois dernier , il passa par cette ville sans s'y arrêter. Le Duc de Courlande

l'avoit envoyé complimenter à Riga le 23, par le Baron de Klopman, Grand-Maréchal de la Cour.

On a appris que la Duchesse de Courlande Eudoxie, ou Princesse de Jessoupow étoit morte à Pétersbourg le 19 du mois dernier après une longue maladie que les Médecins ont jugé être un polype.

Au milieu des préparatifs pour la Diète prochaine, on remarque des mouvemens qui font craindre qu'elle ne soit orageuse; il y a déjà deux partis qui divisent les Seigneurs; l'un qui n'est pas composé des moins puissans, veut qu'elle se forme en confédération, l'autre à la tête duquel est le Commandant de la forteresse de Berdyczow s'y oppose de tous ses efforts. On espère que ces troubles n'auront pas de suites; on se rappelle qu'il y a eu peu de Diètes dont les préliminaires n'aient été orageux, & souvent elles se sont tenues ensuite avec beaucoup de tranquillité. Ce qui doit rassurer, c'est que toutes les troupes Russes ne sont pas sorties du Royaume: il en reste un nombre assez considérable autour de cette Capitale, & elles sont prêtes à se mettre en mouvement au premier ordre.

A L L E M A G N E.

De VIENNE, le 5 Août.

ON continue les préparatifs du voyage

de S. A. R. Madame l'Archiduchesse de Saxe-Teschén pour Bruxelles; on a déjà nommé plusieurs personnes qui doivent remplir les premières charges de la Cour. Quant aux autres arrangemens à prendre, relativement au Gouvernement des Pays-Bas, on dit qu'ils sont renvoyés au retour de l'Empereur qui est attendu incessamment. Il est question de plusieurs fêtes qui doivent être données avant le départ de S. A. R. & on croit qu'elles commenceront lorsque le deuil de la Cour sera fini.

Nos lettres de Constantinople en date du premier du mois dernier, présentent cette ville dans une consternation générale à l'occasion des ravages de la peste; elle s'est étendue considérablement dans presque tous les quartiers & sur toutes les nations qui habitent cette capitale. Ses progrès ont été si rapides que plus de 20,000 personnes en sont sorties, & se sont répandues dans les villes situées le long du canal. Peut-être ne font-elles que propager le fléau en le portant avec elles. Ceux qui sont forcés de rester dans la ville, se tiennent renfermés dans leurs quartiers pour arrêter toute communication avec les personnes infectées. Ce désastre a réduit le commerce à l'inaction, & fait craindre des suites encore plus fâcheuses.

De HAMBOURG, le 10 Août.

ON apprend de Berlin que le départ du Roi pour la Silésie est fixé au 15 de ce mois, & qu'il en fera de retour le 3 du mois prochain. Le Prince de Prusse est parti le 7 pour Pétersbourg ; sa suite est composée du Général-Major, Comte de Gortz, du Chambellan, Comte de Nostitz & de M. de Wittinghoff, Aide-de-Camp, qui a été nommé Chambellan.

L'élection de l'Archiduc Maximilien à la Coadjutorerie de l'Electorat de Cologne, s'est faite le 7 de ce mois. Les suffrages ont été unanimes, & il a été proclamé en cette qualité le même jour à quatre heures du matin. Les fêtes à cette occasion ont été très-brillantes à la Cour & à la Ville. Comme cette grande affaire, qui est heureusement terminée, a fixé l'attention du public, on ne sera pas fâché de trouver ici quelques détails sur la négociation à laquelle elle a donné lieu. Nous les puiserons dans une lettre écrite de Cologne à l'Auteur d'un des meilleurs papiers d'Allemagne ; nous n'en extrairons que l'historique qui seul intéresse nos lecteurs.

Cet événement dit l'Auteur de la lettre, étant du ressort de l'histoire je m'en empare comme Historien, & j'en parle avec la même indifférence, la même équité, que s'il s'étoit passé il y a plusieurs années ou quelques siècles. — Je ne remonterai pas

à l'origine de cette négociation , les gens au fait savent que dès long-tems la Cour de Vienne avoit jetté ses vues sur cet Electorat & ces Evêchés , pour l'établissement de l'Archiduc Maximilien ; & qu'elle avoit en conséquence pratiqué les personnes qui pouvoient faire réussir cette affaire à son gré. La nomination étant donc déjà convenue entre les parties intéressées , il ne restoit plus qu'à procéder à l'Electon , lorsque les Puissances voisines eurent connoissance d'un arrangement qui ne pouvoit leur être indifférent. Dès ce moment , le public eut les yeux ouverts sur le parti que prendroient les Cours qui , à raison de leur voisinage , avoient intérêt dans cette affaire. Il ne fut pas difficile de prévoir que l'Angleterre ayant , dans ce moment-ci , de fortes raisons pour ménager la Cour de Vienne , n'apporteroit pas des obstacles bien puissans à ses desirs , & que même elle se feroit un plaisir de lui donner en ceci une marque de sa condescendance. La république des Provinces-Unies qui sentoît toutes les conséquences de cet arrangement & l'influence qu'il pouvoit dans l'avenir avoir sur son sort , fit des démarches pour s'y opposer ; mais avec ce ménagement qu'elle doit par d'autres intérêts à la Cour de Vienne , ainsi qu'à celle de France qui la secondoit , & avec cette réserve qui fait nécessairement la règle de la conduite d'une Puissance uniquement Commerçante , à l'égard d'une Puissance Militaire. La Cour de Prusse manifesta seule hautement son opposition à cette Election , en envoyant les Conseillers Dohn & d'Emminghaus , à Cologne , à Bonn & à Munster. Le Roi écrivit en conséquence à l'Electeur , le 30 Mai dernier , pour lui demander des éclaircissemens sur les bruits qui couroient , qu'il étoit dans l'intention de se nommer un successeur , &c. S. A. E. lui répondit en lui communiquant son intention effective de faire procéder à l'Electon d'un Coadjuteur de ses Evêchés , les motifs qui l'y déter-

minoient, ainsi qu'à faire réunir les voix en faveur de l'Archiduc Maximilien. — S. M. P. écrivit le 26 Juin, à l'Electeur. — » Qu'elle ne peut s'empêcher de lui faire cordialement, de nouvelles représentations, dans la confiance qu'elle les trouvera dignes d'un examen mûr & réfléchi : qu'elle lui observera d'abord, que la Cour Impériale ne lui a fait aucune ouverture, comme S. A. E. le présume dans sa lettre, au sujet de ses vues sur la Coadjutorerie de Cologne & de Munster, quoiqu'elle ait fait cette confiance à plusieurs autres Cour qui y sont bien moins intéressées qu'elle ; que ce n'est pas qu'elle veuille y trouver à redire, mais qu'on ne doit point être surpris si elle ne peut voir avec indifférence, entre les mains de qui se trouve le gouvernement de ces Evêchés : qu'elle reconnoît les grandes & éminentes qualités de l'Archiduc Maximilien, & lui rend justice en lui souhaitant, ainsi qu'à son illustre Maison, tous les biens & tous les avantages qui peuvent être compatibles avec la prospérité & la constitution de l'Empire : mais qu'il n'est pas possible que la sagacité & la profonde pénétration de S. A. E. ne lui fassent pas pressentir les suites de la réunion de deux Electorats dans la Maison Archiducal, & de plusieurs Evêchés & Archevêchés dans la personne d'un de ses Princes : que cette réunion ne peut qu'entraîner infailliblement l'anéantissement total de la liberté de l'Empire, de la libre conduite de ses affaires, & la dépendance entière des Evêchés, qui gouvernés conformément aux intérêts & aux vues de la Cour Impériale, auxquels leur bien-être seroit naturellement subordonné, ne manqueront pas d'être enveloppés dans toutes les entreprises, dans tous les démêlés de l'Europe, auxquels la puissante Maison Archiducal d'Autriche prend une part si essentielle ; & d'être par conséquent compris & entraînés dans toutes les révolutions futures qui pourront ébranler le système de l'Empire

& celui de l'Europe ; qu'enfin ces Etats n'étant gouvernés que comme une Province dépendante de la Maison Archiducale, perdront toute la confiance de leurs voisins. — Qu'il est de l'intérêt absolu de tous les Evêchés & grands Chapitres d'Allemagne, dont la conservation dépend en partie de celle du système de l'Empire, qu'il y va de leur liberté, de leur indépendance d'être gouvernés par des Prélats qui de leur chef n'ayent aucune Puissance temporelle, ni d'autres vues que celles du bien-être de leurs Provinces : que l'expérience du passé prouve bien plus que les motifs, & les raisons qu'il a plu à S. A. E. d'alléguer dans sa lettre, cette grande vérité, que toutes les fois que ces Etats ont été gouvernés par des Princes élus dans le sein de leurs Chapitres, ils ont joui constamment de tout le bonheur, de toute la félicité dont ils sont susceptibles, &c. — A notre avis, continue S. M. P., l'Electon d'un Candidat, nommé par quelque Puissance séculière ou autre, avant la convocation d'un Chapitre Général, répugne au droit Canon, à tous les statuts des Chapitres & aux capitulations Episcopales, ainsi qu'aux règles de toute constitution Civile ou Ecclésiastique. — Elle finit par réitérer ses assurances à S. A. E., que vû la situation de ses Etats, sur-tout de ses Provinces situées dans le cercle de Westphalie, l'Electon d'un Coadjuteur, issu d'une grande & puissante Maison, ne doit aucunement lui être indifférente : qu'elle l'exhorte & la prie instamment de ne rien précipiter dans cette importante affaire, de vouloir y réfléchir mûrement, de préférer à toute autre considération, le bien général de l'Empire, celui du cercle, ainsi que la prospérité de ses Evêchés, & de la tranquilliser, aussi bien que les autres Etats ses voisins, sur les craintes si bien fondées, auxquelles l'Electon prochaine d'un successeur de S. A. E. a donné lieu, &c. « — La réponse de l'Electeur du 9 Juillet dernier, porte en

substance. » Que pour rassurer S. M. sur le danger qui menaceroit la liberté du Corps Germanique, si deux Electorats venoient à être réunis dans la Maison Archiducalc d'Autriche, S. A. E. demande qu'il lui soit permis de citer un exemple frappant, tiré de l'Histoire de la propre Maison de S. M. En 1513 le Cardinal Albert de Brandebourg fut élu Prince-Evêque de Halberstadt ; en 1514 Archevêque & Electeur de Mayence, & peu après Duc & Archevêque de Magdebourg : il fut revêtu de ces éminentes dignités jusqu'en 1345, que son frère aîné, Joachim I., parvint à la Régence & à l'Electorat de Brandebourg : deux Electorats se trouvèrent donc réunis dans une Maison puissante, ainsi que deux Archevêchés, sans qu'il en résultât aucun préjudice pour le système & la prospérité de l'Empire Germanique, & sans que cette réunion entraînat la dépendance des susdits Archevêché de l'Electorat de Brandebourg, — Ce qui concerne en particulier l'Archevêché de Cologne & l'Evêché de Munster, la forme de Gouvernement de ces Etats est prescrite par les Loix fondamentales de ces Etats mêmes, & par la capitulation de l'Empereur, de sorte que le Prince qui les gouverne a les mains pour ainsi dire liées dans tout ce qui regarde les affaires & les démêlés étrangers, & n'a par conséquent point à craindre d'y être compliqué : l'expérience prouve au surplus qu'il n'est pas toujours de l'intérêt & du bien-être de ces Etats d'être gouvernés par un Prince dénué de toute puissance temporelle. Vouloir forcer le Chapitre, continue l'Electeur, à choisir les Candidats dans le sein du Chapitre même, c'est restreindre la liberté d'Electon que les Loix lui accordent. Que d'ailleurs S. A. E. est bien éloignée de vouloir gêner de son côté, cette liberté d'Electon & de souffrir qu'aucune puissance temporelle, soit par subreption ou par aucun autre moyen illicite & contraire aux Loix du droit Canon tente de

surprendre, de gagner ou de corrompre les voix du Chapitre : qu'ainsi si l'Élection prochaine du Candidat proposé par l'Électeur pour Coadjuteur s'effectue par la majorité & non par l'unanimité des voix, elle ne sauroit être dans le cas d'annulation, puisqu'elle aura été faite par le libre arbitre des voix du Chapitre & conformément aux règles & à toutes les loix du droit Canon, &c. &c. — On n'a pas appris que S. M. P. ait fait depuis sa dernière lettre, des démarches ultérieures pour s'opposer à l'Élection de la Coadjutorerie de Cologne, qui vient d'avoir lieu, parceque c'étoit une affaire arrangée depuis long-tems entre les parties intéressées ; mais on écrit de Munster qu'il y a encore un parti considérable, composé d'une quinzaine de Chanoines, qui en a appelé à l'Empereur, à l'Électeur de Cologne, aux autres Électeurs & en particulier au Roi de Prusse, pour réclamer leur protection contre l'atteinte portée à leur droit de libre Élection, en ce que l'Électeur de Cologne leur a proposé pour Coadjuteur une personne déjà nommée ; ce qui exclut le choix d'une autre & qu'il a fait décider la question *An ?* par un Chapitre particulier, contre la teneur des statuts & des Canons, qui en pareil cas exigent un Chapitre Général. On prétend que le Roi a répondu à la lettre de cette partie du Chapitre, qu'il trouvoit leurs griefs très-fondés, qu'il y prenoit un vif intérêt, & qu'il les appuyeroit par tous les moyens conformes à la constitution Germanique. Cependant cette Élection s'est faite unanimement à Munster, le 16 de ce mois.

I T A L I E.

De LIVOURNE, le 31 Juillet.

ON apprend de Naples que le Roi, à l'occasion de la naissance de son second

filz , vient d'accorder un pardon général à ceux qui sont prévenus de différens délits , pourvu qu'ils ne soient pas capitaux , & que leurs effets n'aient pas troublé la société. Les déserteurs jouiront de cette amnistie pourvu qu'ils viennent rejoindre leurs corps dans l'espace de 4 mois.

La nouvelle Académie des Sciences & Belles-Lettres , établie dans cette Ville , ajoutent les mêmes lettres , a ouvert ses Séances le 5 de ce mois dans l'ancienne maison des ci-devant Jésuites. LL. MM. s'y sont rendues avec tous les Grands de leur Cour. D. Joseph Carulli prononça le discours d'Inauguration , & le Docteur Sarcone , Secrétaire perpétuel de l'Académie , adressa un discours de remerciement à LL. MM. Cette Académie doit avoir son Imprimerie , un Jardin Botanique , & un Cabinet d'Histoire Naturelle.

On apprend de Rome qu'il y a eu plusieurs orages dans les environs ; le plus remarquable est celui qui s'est fait sentir à Cascia , dans la terre d'Umbrie. Le tonnerre tomba dans différens endroits , & 2 fois entr'autres sur l'Eglise de Ste Rite. Les Religieuses étoient au Chœur au nombre de 23 lors des deux chûtes. Le feu de la foudre toucha chaque fois toutes ces Religieuses , brûla le voile des unes , les habits des autres , la chaussure de plusieurs , sans en blesser aucune ; il passa ensuite du Chœur

dans l'Eglise, & s'arrêta à la bordure d'un tableau & l'endommagea.

E S P A G N E.

De MADRID, le 3 Août.

M. le Comte d'Estaing est arrivé hier à St-Ildephonse, où il a reçu l'accueil le plus gracieux & le plus distingué. Le Roi s'est entretenu avec lui pendant long-tems, & avant de le quitter, il a recommandé à l'Ambassadeur de France, chez qui ce Général est logé, d'avoir bien soin de lui. Sa blessure guérit à vue d'œil, & si ce n'étoit quelques douleurs qu'il ressent dans les vertèbres du col, & aux épaules, on pourroit dire qu'il est entièrement rétabli.

Un Courier extraordinaire, venant de Cadix, nous avoit appris le 31 du mois dernier que la flotte avoit reçu ordre le 28 de mettre en mer le plutôt possible, & qu'elle se dispoit à sortir de la baie le lendemain; un second Courier nous apprend qu'elle n'a pu le faire que le 31; les vaisseaux de Toulon & l'*Acñif* s'y sont incorporés, de manière qu'elle est à présent composée de 36 vaisseaux de ligne. On croit qu'elle va à la Corogne, & devant les autres ports pour dégager les vaisseaux qui s'y sont réfugiés. Si cela est, M. le Comte d'Estaing pourroit bien ne pas aller à Cadix, & la rejoindre à la Corogne.

Si ces grandes forces sont destinées à at-

taquer nos ennemis jusques dans leurs foyers, nous ne perdons pas pour cela l'espoir de les voir se réunir cet hiver devant Gibraltar. A en juger du moins par les grands préparatifs que nous voyons faire, ce boulevard sera bientôt attaqué. Le Camp de St-Roch se remplit de troupes & de munitions. D. Barcelo fait construire des chaloupes canonnières, dont l'essai été très-satisfaisant; ces chaloupes portent chacune un seul canon de 24 ou de 36 liv.; elles présentent si peu de surface au-dessus de l'eau, qu'elles semblent ne craindre que la bombe. On a éprouvé ces jours derniers deux chaloupes vers le Mole. On tira sur elles plus de 500 coups de canon, & elles ne furent point endommagées; elles parvinrent de leur côté à faire une brèche très-considérable. Cet essai a démontré qu'il ne sera pas aussi difficile qu'on le pense de prendre Gibraltar de vive force.

Le Comte de Ricla, Ministre d'Etat au département de la guerre, vient de mourir après trois jours d'une violente maladie. Il a été inhumé avec tous les honneurs militaires. Le Roi, en attendant qu'il dispose de ce poste, a ordonné qu'on remît son portefeuille au Marquis de Musquiz.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 12 Août.

DEPUIS huit jours nous sommes absolument sans aucunes nouvelles du dehors.

Les vents contraires qui continuent de régner, ne permettent à aucun navire d'arriver; & ce n'est que lorsqu'ils auront changé que nous recevrons les paquebots que nous attendons, & qui nous apporteront des dépêches qui doivent calmer nos inquiétudes ou les augmenter. Les principales ont pour objet l'Amérique Septentrionale & les isles. Nous ignorons ce qui se passe sur le continent, & si le Général Clinton est parvenu à réparer l'échec que le Général Knyphausen a essuyé dans son expédition des Jerseys, où les milices de la province ont attaqué son avant-garde & l'ont forcée de se retirer à Elisabeth-Town avec perte de 20 tués & d'environ 100 blessés. Tout ce que l'on fait, c'est que l'Amiral Arbuthnot étoit à New-Yorck avec le Général Clinton, résolu d'entreprendre quelque chose avant que les François eussent joint les troupes Américaines.

On a dit il y a quelques jours que M. de Ternay étoit arrivé à Boston. Nous attendons encore la confirmation de cette nouvelle réellement alarmante, dont cependant on donne des détails qui font craindre qu'elle ne soit trop vraie. On fixe l'époque de son arrivée au 20 Juin; on parle même des réjouissances qui ont été faites à cette occasion; & on ajoute qu'il a dû en repartir le 24 pour une expédition. Aussi-tôt qu'il a paru sur les côtes de l'Amérique, il a été renforcé par un vaisseau de ligne & 2 fré-

gates de la nation , de manière qu'il doit avoir à ses ordres 9 vaisseaux de ligne & 5 frégates. Lorsque l'Amiral Graves aura joint l'Amiral Arbuthnot , nos forces ne consisteront qu'en 9 vaisseaux de ligne , 4 de 50 , 3 de 44 & 6 frégates. Mais cette supériorité n'est pas bien considérable , & il faut que l'Amiral Graves arrive lui-même pour nous la donner.

L'état des choses sur le continent , ne permet pas qu'on en détache aucun vaisseau pour les Antilles ; ainsi l'Amiral Rodney ne peut en avoir reçu aucun renfort , sans exposer nos forces navales à une grande infériorité du côté de l'Amérique Septentrionale , où l'approche ou l'arrivée de M. de Ternay nous oblige de les tenir au moins sur un pied égal ; ces renforts ne sauroient être assez considérables pour être d'un grand secours à l'Amiral Rodney ; il ne suffit pas de lui envoyer 3 ou 4 vaisseaux , lorsque les ennemis en ont reçu 12 , & que la plupart de ceux qu'il a sont fatigués , & dans un état qui exige des réparations urgentes. C'est de l'Europe qu'il en attend , & jusqu'à présent il n'a pas été possible de lui en envoyer. Nous avons été forcés de former ici une escadre d'observation pour défendre nos foyers , & nous opposer à ce que pourroient entreprendre nos ennemis. Le nombre de leurs vaisseaux qui montera à plus de 52 a exigé de nous des efforts proportionnés qui nous ont mis dans la fâcheuse

nécessité de laisser Sir Rodney dans un état de foiblesse qui l'empêche d'agir avec vigueur & qui ne lui a pas laissé le pouvoir de prévenir la jonction de D. Solano à M. de Guichen. On travaille à la vérité à équiper plusieurs vaisseaux destinés à le renforcer; mais il faut du tems pour les mettre en état, la saison pour faire la campagne sera écoulée, nos ennemis auront pu nous porter les coups les plus sensibles avant leur arrivée aux Indes Occidentales.

Malgré les efforts que nous avons faits, la Flotte de l'Amiral Geary n'est décidément que de 27 vaisseaux de ligne; il doit être joint par 4 ou 5 autres qui escorteront les flottes marchandes jusqu'à une certaine hauteur, où ils les abandonneront pour renforcer la flotte; mais alors elle ne sera que de 31 à 32 vaisseaux de ligne. On ne voit pas ici qu'elle puisse s'opposer prudemment à une flotte de 52: quelques-uns de nos papiers, pour nous rassurer, se retranchent sur ce que nous avons 9 vaisseaux à trois ponts; mais s'ils ont bien lu les listes des escadres combinées, ils doivent avoir vu qu'il y a 8 vaisseaux qui montent entr'eux autant de canons que nos 9; on ne doute pas en conséquence que l'Amiral Geary, qui vraisemblablement calcule mieux, ne se retire à l'approche des ennemis. On le dit stationné sur les côtes de France, pour empêcher la jonction des vaisseaux de Cadix à ceux de Brest; mais il est tout simple

que ces derniers ne sortent pas : les premiers sont en trop grand nombre pour que notre Amiral ne leur fasse pas place aussitôt qu'ils paroîtront.

La flotte marchande destinée pour New-Yorck & la Caroline Méridionale a mis à la voile le 8 de ce mois avec le *St-Carlos* & le *Salisbury* qui l'escortent ; mais elle n'a pas pris sa route en droiture ; elle va toucher à Plimouth & de-là en Irlande où il doit se réunir à elle quelques vaisseaux chargés de marchandises de ce Royaume pour les mêmes destinations. Elle s'arrêtera à Plimouth où il faut faire au *Salisbury* , qui est vieux , plusieurs réparations indispensables qui exigeront au moins une quinzaine de jours.

La flotte pour Québec , escortée par la *Garland* & 2 bâtimens armés en guerre , doit partir incessamment. Celle pour l'Inde a été forcée de relâcher à Ste-Hélène , & consiste en 5 vaisseaux. Celle de la Jamaïque est la plus considérable , elle a enfin mis à la voile sous l'escorte de l'*Inflexible* de 64 canons , du *Buffalo* de 60 & de l'*Alarm* , la *Thetis* , le *Southampton* de 32.

» Le bruit s'est répandu , il y a déjà plusieurs jours , que D. Bernard Galvez , Gouverneur - Général de la Louisiane , après avoir réduit le fort Mobile s'étoit porté avec toutes les forces vers Pensacola , mais qu'étant arrivé à une journée de cette place , & ayant appris les dispositions faites par le Général Campbell pour la défense de Pensacola , où il étoit arrivé de la Jamaïque 2 chaloupes de guerre & un convoi de 10 bâtimens chargés de provisions , & que la gar-

nison avoit été renforcée par un corps nombreux de sauvages , le Général Espagnol s'étoit désisté de son projet & étoit retourné à la Nouvelle Orléans pour y attendre des renforts. Tous nos papiers se sont empressés de copier cette nouvelle consolante ; mais la Cour n'en a rien dit dans sa Gazette ; & personne , en la publiant , ne fait dire comment on l'a reçue , & d'où elle est venue. On la regarde comme une de celles qu'on fabrique journellement à Londres , & qui ont pour but de favoriser les agioteurs , ou de rassurer la Nation.

On présume que nous avons plus de 200 vaisseaux des isles d'Amérique en route pour la Grande-Bretagne , dont la moitié a séjourné quelques mois aux isles du Vent. Les dernières lettres de cette partie du monde annoncent que l'Amiral Rodney leur avoit promis un convoi pour le premier Août ; c'est en effet à cette époque qu'il part ordinairement une flotte de la Jamaïque ; mais l'Amiral a-t-il été en état de leur donner ce convoi ? a-t-il pu dans un moment où il est si inférieur à nos ennemis détacher un seul de ses vaisseaux ? auroit-il été prudent qu'il l'eût fait dans le cas même où l'Amiral Walsingham l'auroit joint ? Nous attendons avec impatience des nouvelles positives. Si cette flotte est partie en effet , nous faisons des vœux pour qu'elle arrive aussi heureusement que la dernière. Une partie de ces vaisseaux doit débarquer cette année les cargaisons qu'ils apportent en Irlande sans toucher en Angleterre , comme cela étoit nécessaire avant que ce pays eût un commerce libre.

On dit que le Gouverneur, informé que plusieurs bâtimens Hollandois, qu'on attend incessamment des Indes Occidentales, sont chargés pour le compte des Négocians François, & munis d'expéditions supposées pour justifier du contraire, a envoyé ordre aux croiseurs stationnés dans la Manche d'examiner strictement tous les vaisseaux Hollandois venant des Indes Occidentales, & sur-tout des Isles Françaises. Cet ordre, s'il a été réellement donné, prouve que nous ne sommes pas encore décidés à mettre de côté les vexations qui ont excité toute l'Europe contre nous & donné lieu à la confédération du Nord.

» Si la neutralité armée, dit à cette occasion un de nos papiers, a d'autre objet que celui de se montrer & de faire du bruit, les vents de Nord-Est qui regnent doivent nécessairement l'amener promptement sur la côte, si elle n'y est pas déjà. Nous saurons bientôt quels sont ses desseins & ses motifs. De notre côté, nous ne pouvons mettre trop de délicatesse, de prudence & de circonspection, dans la manière de recevoir ses vaisseaux, soit en pleine mer, soit sur les côtes ou dans nos ports. Il nous est bien difficile d'éviter de lui donner de l'ombrage, & en même-tems de nous conduire avec la sagesse qu'exigent notre sûreté & notre conservation. Notre Gouvernement doit avoir des assurances très-positives, des intentions pacifiques de la neutralité armée, & l'honnêteté de sa conduite, avant de laisser entrer ses vaisseaux dans la Manche, qu'on peut appeler l'anti-chambre de la Marine Britannique. Toutes les fois qu'une Puissance armée arrive dans la Manche, nous sommes autorisés à savoir l'objet qui l'y amène.

» Jamais , dit un autre papier , la sagesse du parti qu'on a pris de bloquer le Port de Brest n'a été plus sensible que dans la circonstance actuelle. Par cette opération non-seulement les forces navales de la France & de l'Espagne se trouvent divisées , diminuées & dans l'impuissance d'exécuter contre nous leurs desseins hostiles ; mais encore ce projet déconcerte leurs nouveaux Alliés les Russes , nos perfides amis & leurs plans de coopération avec nos Ennemis déclarés. L'escadre Russe avec les munitions navales &c. , & son convoi , est destinée pour Brest. La Cour de Pétersbourg l'a elle-même déclaré ouvertement. Or , à présent que Brest est bloqué par notre escadre , si les Russes veulent y entrer , ils ne pourront manquer de tomber entre les mains de Geary & tout leur convoi sera de bonne prise ; s'ils veulent éviter ce danger , où iront-ils ? Nulle part. Leur seule ressource alors est de chercher un asyle dans les Ports de la Grande-Bretagne , & de se mettre ainsi à la merci d'une Nation irritée à bon droit contre une amie ingrate & perfide. Raison de plus pour continuer le blocus de Brest à tout évènement.

Le but de la confédération armée est développé avec beaucoup de netteté , dans les questions suivantes proposées par la Suède à la Russie , & la réponse de cette dernière.

» 1^o. Comment & de quelle manière se donnera-t-on une protection réciproque & une assistance mutuelles ? — 2^o. Chaque Puissance particulière sera-t elle obligée de protéger le commerce général de toutes , où pourra-t elle toujours employer une partie de ses forces à la protection de son commerce particulier ? — 3^o. Dans le cas où plusieurs de ces escadres combinées se rassembleront ou bien seulement si un ou plusieurs de leurs vaisseaux se trouvoient ensemble , quelle sera leur règle de conduite les uns envers les autres & jusqu'où s'étendra la pro-

tection neutre ? — 4°. Il paroît essentiel de se concerter sur la manière dont doivent être faites les représentations aux Puissances en guerre, si malgré nos mesures, leurs vaisseaux de guerre ou bâtimens armés continuent d'interrompre notre commerce de quelque manière. Ces remontrances doivent-elles être faites au nom général des Puissances unies ou chaque Puissance plaidera-t-elle sa cause séparément ? — 5°. Enfin il paroît indispensablement nécessaire de pourvoir à un évènement possible : ce seroit celui où l'une des Puissances unies se trouvant forcée d'en venir aux dernières extrémités contre quelque une des Puissances actuellement en guerre, reclameroit l'assistance des Alliées dans cette confédération pour lui faire rendre justice, quelle seroit en ce cas la meilleure manière de se concerter. Une pareille circonstance exige encore qu'il soit dit que dans ce cas les représailles ne seront point à la volonté de la partie offensée, mais qu'une affaire de cette nature sera soumise à la délibération des Puissances confédérées qui la décideront en commun. Sans cela une des Puissances pourroit arbitrairement entraîner les autres contre leur inclination & leurs intérêts à des extrémités désagréables ou rompre la confédération & remettre les choses dans leur premier état, ce qui seroit perdre tout le fruit de la confédération «.

Réponse de la Russie. 1°. La manière dont la protection & l'assistance mutuelle seront données doit être réglée par une convention formelle à laquelle toutes les Puissances neutres seront invitées d'accéder ; le principal objet est d'assurer une navigation libre aux vaisseaux Marchands de toutes les Nations. Toutes les fois qu'un bâtiment de cette espèce prouvera par ses papiers qu'il ne porte point de marchandises de contrebande, on lui accordera la protection de l'escadre ou des vaisseaux de guerre sous laquelle il se mettra, & qui l'empêchera d'être molesté. Il suit delà. —

2°. Que chaque Puissance doit concourir à la sûreté générale du commerce. En même-tems pour mieux remplir cet objet, il sera nécessaire de convenir, dans un article séparé, des lieux & des distances qui peuvent être jugés convenables pour la station de chaque Puissance. Il en résultera cet avantage que tous les vaisseaux des Alliés formeront une espèce de chaîne qu'ils seront en état de secourir l'un l'autre. Les Alliés seuls seront instruits de la disposition particulière. Mais dans tous les autres points, la convention sera communiquée aux Puissances en guerre avec toutes les protestations de la plus stricte neutralité. — 3°. Il est incontestable (en réponse à l'art. 3) que ce point doit être réglé sur le principe de l'égalité la plus parfaite. Nous suivrons la forme ordinaire relativement à la sûreté. Dans le cas où les escadres se réuniroient & combattoient ensemble, les Commandants se conformeroient à l'usage du service de mer, attendu que, comme on l'a observé ci-dessus, sous ces conditions la protection réciproque sera indéfinie. — 4°. Il paroît convenable que les représentations mentionnées dans cet art. 4 soient faites par la partie offensée, & que les Ministres des autres Puissances confédérées appuyent ces remontrances de la manière la plus forte & la plus efficace. — 5°. Nous sentons toute l'importance de cette considération (art. 5), & pour la mettre dans le plus grand jour possible, il est nécessaire de recourir à une distinction. — Si quelqu'une des Puissances alliées se laissant entraîner par des motifs contraires aux principes établis d'une neutralité & impartialité parfaites, si elle manquoit à ses Loix, ou si elle étendoit trop leurs limites, certainement elle ne doit pas s'attendre à voir les autres épouser sa querelle. Au contraire, une telle conduite seroit regardée comme un abandon de la cause commune. Mais si l'insulte à l'un des Alliés paroît dirigée contre les principes adoptés & annoncés à la face de toute l'Europe, ou qu'elle

porte le caractère de la haine & de l'animosité inspirées par le ressentiment contre ces mesures communes de la confédération qui n'ont d'autre objet que de faire de la manière la plus précise & la plus irrévocable des Loix pour la liberté du commerce & pour les droits de toutes les Nations neutres, alors les Puissances unies ne pourront se dispenser de faire cause commune à cette occasion (à la mer seulement), sans que cela puisse servir de base pour d'autres opérations, attendu que ces conventions sont purement maritimes & qu'elles n'ont d'autre objet que le commerce par mer & la navigation. — De tout ce qui est dit ci-dessus, il résulte évidemment que le vœu commun de tous les Alliés fondé sur les principes admis & adoptés par les parties contractantes doit seul décider, & qu'il sera toujours la base inébranlable de la conduite & des opérations de cette confédération. Enfin nous observerons que ces conventions ne supposent point d'autre armement naval que suivant la nature des circonstances & conformément à ce qu'elles exigeront ou à ce qui pourra être convenu. Il est probable que cette convention une fois ratifiée & établie sera de la plus grande conséquence & que les Puissances belligérantes y trouveront des motifs suffisans de respecter le pavillon neutre & de ne rien faire qui puisse provoquer le ressentiment d'une confédération respectable, formée sous les auspices de la Justice la plus évidente & dont l'idée seule a été accueillie avec des applaudissemens universels de la part de toutes les Puissances impartiales de l'Europe “.

Rien de plus sage & de mieux conçu que ce plan qui paroît devoir satisfaire les Puissances belligérantes. Cela n'empêche pas qu'il ne fasse ici des mécontents : c'est ainsi qu'ils raisonnent.

„ Jusqu'à

« Jusqu'à présent nous avons été en état de résister, comme par miracle, aux forces combinées de nos colonies rebelles & de toute la maison de Bourbon. Cependant si nous conservons encore la souveraineté de la mer, c'est aux grandes ressources & à la vigueur de la Nation que nous en sommes redevables, & nullement à la sagesse du Ministère, qui a suscité des embarras sans nombre à ce Royaume. Dieu sait combien de temps nous avons encore à nous vanter de cette supériorité; car ce que les Puissances méridionales de l'Europe ne peuvent pas effectuer par la force de leurs armes & par l'encouragement qu'ils donnent à la rébellion, celles du Nord paroissent déterminées à l'exécuter: & toutes ont pour but d'humilier la Grande-Bretagne. — Quoi! des gens prétendent se qualifier de neutres, tandis qu'ils mettent des armes dans les mains de nos ennemis, & qu'ils continuent de leur fournir des secours de toute espèce. Nos escadres resteront oisives, tandis que les prétendus neutres portent des instrumens de mort dans les ports ennemis, & nous défient de les en empêcher! Nos Ministres peuvent-ils apprendre des choses aussi atroces, & se laisser tromper par des protestations d'amitié? Ne devraient-ils pas plutôt profiter des leçons & de l'exemple que leur donnent la France & l'Espagne, & frapper un grand coup avant que les ennemis aient le tems de se renforcer, & le courage de lever le masque? Nous avons déjà assez d'ennemis à combattre, & les délais ne feront qu'en multiplier le nombre. Il est difficile que nos ressources puissent faire face à toute l'Europe liguée contre nous; mais il peut y avoir une sorte de gloire à essayer notre courage, & à prendre une si généreuse détermination de nous-mêmes, sans attendre que nous y soyons forcés. Quoique nos espérances ne soient pas brillantes, ne nous désespérons point.

26 Août 1780.

h

& rappelions-nous que nos ancêtres se sont tirés d'un pas encore plus dangereux , & que les éléments ont combattu pour eux , & ont secondé leurs efforts & leurs travaux. — Si l'on en croit toutes les Puissances maritimes neutres de l'Europe , il n'y a pas de jour où elles n'aient à se plaindre des croiseurs Anglois. Il est difficile de dire si ces plaintes sont fondées sur des offenses & des insultes , ou si ce sont des prétextes imaginés par les Puissances pour colorer leur conduite & alonger le terme de la négociation. Elles traitent à présent avec notre Cour relativement à la neutralité armée , tandis que leurs escadres sont en mer pour venir nous insulter dans la Manche. A quel degré d'ignominie faut-il donc que nous soyons réduits ! Dans la guerre dernière , le grand Chatham donna à ces Puissances une leçon de négociation qu'aujourd'hui elles nous rendent. Il commença par leur susciter des difficultés insurmontables. Pendant tout ce tems-là , il les traitoit avec honnêteté , jusqu'à ce qu'il eût assuré à son pays une supériorité décidée , & alors il leur donna la loi & les força de ne pas s'en écarter. Tout au contraire , aujourd'hui on a commencé avec insolence. Dans le moment où l'on étoit sans force , on a révolté les Etats de l'Europe par des insultes & des menaces impuissantes ; & lorsqu'on a vu que ce ton menaçant , au lieu de les épouvanter , ne servoit qu'à les irriter , on a marqué une soumission & une condescendance aussi basse , aussi dégradante , que la première conduite avoit été insolente & indécente. Il en résulte que la Grande-Bretagne se voit forcée d'abandonner , sans contestation , l'empire de l'Océan ; trop heureuse si elle conserve une part dans la domination dont elle jouissoit. — On n'a pas su plutôt ici que la division aux ordres de l'Amiral Kruse , étoit arrivée aux Dunes , que l'Amirauté lui a écrit pour lui offrir tout ce dont il pourroit avoir besoin , en provisions , en munitions , &c. Est-ce affec-

tion ? est-ce crainté ? Le tems nous l'apprendra ?

Les troupes campées à HydePark ont quitté cette Ville ; partie s'est rendue au camp de Finchley-Common , partie à celui de Blak-Head : celles qui étoient dans le Parc de St-James y sont encore. Les adresses de remerciemens de la Ville au Roi , au sujet des mesures qu'il a prises pour mettre fin à l'émeute , sont les seules choses qui rappellent aujourd'hui cet événement affreux ; les exécutions des criminels arrêtés à cette occasion , ont été moins nombreuses qu'on ne l'avoit dit ; de 134 prisonniers il y en a eu 25 d'exécutés. Le Lord Gordon est toujours à la Tour ; son jugement est remis aux assises prochaines. On croit que ce délai lui est favorable ; cependant bien des personnes prétendent qu'il n'a pour but que de donner le tems de s'assurer du degré de faveur dont il jouit en Ecosse. Comme l'expérience a appris qu'il n'y a qu'un pas de l'enthousiasme à la fureur , on a craint de trop oser dans un moment de fermentation , & des émissaires sont chargés de sonder à quel point les procédures contre ce Lord peuvent être poussées sans trop irriter ses partisans.

On dit que le Général Dalling , Gouverneur de la Jamaïque ; revient en Angleterre avec le projet d'y rester. Ce Gouvernement en conséquence va vaquer ; & à l'exception de la Vice-Royauté d'Irlande , c'est le poste le plus lucratif & le plus ho-

norable que la Couronne ait à sa disposition. Il sera donné à la recommandation du Secrétaire d'Etat pour le département de l'Amérique.

Les Ministres font semblant de compter un peu sur une négociation de paix qu'ils ont entamée avec la Cour de Madrid. Mais aux yeux des hommes raisonnables & instruits, le projet & la manière dont on l'exécute, paroissent également romanesques, pour ne pas dire absurdes. Tout ce qui aura été fait à Madrid en un mois, sera défait à Versailles en un jour, à moins que le Ministère de France ne trouve un avantage manifeste dans la proposition. Quant au projet d'une paix séparée avec l'Espagne, c'est une extravagance, & il n'y a que des foux qui puissent concevoir une pareille idée, sur-tout après tout ce que nous avons vu & éprouvé de l'étroite & intime union qui subsiste entre ces deux Puissances. Point de paix solide avec l'Espagne sans la France.

Il est question de la dissolution du Parlement actuel & de la formation d'un nouveau. Ce bruit répandu plusieurs fois renouvelle les pamphlets contre l'Administration. Il y en a un entr'autres qui porte pour titre : „Raisons pour lesquelles les Anglois ne doivent pas participer aux adresses proposées dans diverses parties du Royaume, par les amis du Gouvernement actuel“.

„1^o. Parce que le Chevalier Henry Clinton a été obligé d'évacuer Rhode-Island, quand il a voulu ramasser des forces suffisantes pour attaquer Charles-Town, de sorte que, dans le fait, tout le merveilleux de son expédition consiste en ce qu'un port de mer dans une Province a été échangé pour un port de mer dans une autre. — 2^o. Parce que les nouvelles taxes de l'année présente, montant à 700,000 livres par an, excèdent de beaucoup tout avantage gagné

par cet échange, même quand toute la Province de la Caroline Méridionale auroit été subjuguée, ce qui n'est point. — 3°. Parce que les taxes additionnelles de 700,000 livres par an, sont une hypothèque sur l'Etat d'Angleterre, aux rentes foncières de la Province du Devonshire; & que les armemens formidables de France & d'Espagne envoyés dernièrement en Amérique & aux Isles doivent nous faire craindre que les autres évènements de cette campagne ne contrebalancent ce succès, auquel cas le Devonshire aura été hypothéqué pour rien ou peut-être pour moins que rien. — 4°. Parce qu'il est évident que le pouvoir de la couronne même par la Chambre actuelle des Communes pour être excessif, deviendrait encore plus prépondérant par la conquête de l'Amérique, & que le Roi se verroit aussi absolu qu'aucun autre Prince despotique en Europe. — 5°. Parce que quand même les grands intérêts de propriété & de liberté de la Nation Angloise ne seroient pas exposés à une ruine certaine par la guerre Américaine, les Anglois ne pourroient pas encore avec justice & honneur soutenir une guerre tendante à forcer les Américains de se soumettre à des mesures qui réduiroient le Peuple de ce pays à un état de servitude qu'il ne voudroit pas endurer en Angleterre. — 6°. Parce que le séjour qu'a fait dernièrement dans Londres l'armée, quelque nécessaire que ce secours ait pû être à la sûreté de cette Ville forme un exemple nouveau, très-dangereux pour les Loix & les libertés du Royaume. — 7°. Parce que les ordres illimités donnés aux troupes en Angleterre paroissent une innovation contraire à l'usage ordinaire & salutaire observé sous les règnes des premiers Princes de la Maison de Hanovre; innovation qui même n'a pas été exigée par une nécessité absolue & urgente qui fût provenue d'un même esprit de soulèvement manifesté chez la populace, & d'un même esprit de timidité

répandu parmi les Magistrats dans tout le Royaume en général, qui malheureusement ont donné lieu à l'interposition de l'armée dans la métropole, sous l'autorité du Magistrat civil. — 3°. Parce que ce seroit une folie bien funeste de la part du peuple Anglois, de donner son approbation à l'extension qu'une fatale nécessité a fait prendre, dans Londres, à la prérogative Royale; cette approbation pouvant tenter des Ministres qui paroissent n'avoir pas besoin d'encouragement, & les induire à répéter légèrement une si dangereuse épreuve, à accoutumer la nation à l'interposition de l'armée à discrétion, à introduire insensiblement un gouvernement militaire, & à détruire pour jamais nos droits & nos privilèges.

Suivant les avis qu'on a reçus par le vaisseau de l'Inde Danois, qui est arrivé dernièrement à Copenhague, les vaisseaux Anglois la *Résolution* & la *Discovery* étoient encore au Cap le 28 Avril; on attend incessamment leur arrivée en Angleterre. Il est surprenant que leur relâche au Cap de Bonne-Espérance n'ait pas été annoncé dans nos papiers publics.

La Gazette ordinaire de la Cour vient de publier la lettre suivante du Commodore Jonhstone, en date du 15 Juillet dernier.

» Le vaisseau de S. M. le *Romney* est arrivé ici le 8 Juillet, amenant avec lui la *Perle*, frégate Françoisse de 18 canons, 138 hommes d'équipage, commandée par M. le Chevalier de Breugnion: le *Romney* avoit déjà envoyé ici l'*Artois*, autre frégate Françoisse de 40 canons & 460 hommes, prise le premier Juillet à la hauteur du Cap Finisterre, après un combat vif & bien conduit qui a duré 45 minutes & fait honneur tant au Capitaine Home qu'à l'équipage à ses ordres; le *Romney* a eu deux

hommes blessés, la *Perle* a été prise le 6 à la hauteur de *Vigo*, après une chasse de 5 heures. — L'*Artois* est sans comparaison la plus belle frégate que j'ai jamais vue, le calibre de ses canons est 24, 18 & 9 liv. de balle, elle est entièrement neuve, plus grande que le *Romney* dans toutes ses dimensions, & se trouvoit pourvue plus qu'en abondance de munitions de toutes les espèces; elle avoit été construite par les Etats d'Artois, & le Roi de France lui avoit fourni & ses Officiers & son équipage qui recevoit à la fois & la paye du Roi & celle des Etats; elle étoit Commandée, par un Officier respectable & expérimenté de la Marine du Roi, nommé M. Fabre, lequel s'étoit retiré dans ses Terres, qui sont considérables; mais les Etats l'ayant unanimement demandé pour ce Commandement, il l'avoit accepté & servoit sans recevoir de paye ou d'émoluments quelconques, de sorte que les yeux de la France étoient particulièrement fixés sur le succès de ce vaisseau, d'une construction nouvelle & armé sur un nouveau plan combiné de manière à engager les autres Provinces à imiter l'exemple des Etats d'Artois cc.

F R A N C E.

De VERSAILLES, le 22 Août.

LL. MM. & la Famille Royale assistèrent le 15 de ce mois, fête de l'Assomption de la Vierge, dans la Chapelle basse du Château, à la Grand'Messe qui fut célébrée par l'Evêque de Clermont, & à laquelle la Comtesse de Dursfort fit la quête. L'après-midi LL. MM. accompagnées de la Famille Royale, assistèrent à la Procession pour l'accomplissement du vœu de Louis XIII.

L'Académie Royale des Inscriptions &

Belles-Lettres eut l'honneur de présenter le 13 de ce mois à LL. MM. & à la Famille Royale, les Tomes 40 & 41 de ses Mémoires, qui répondent aux années 1773, 74, 75 & partie de 1776. Le Marquis de Paulmy, Vice-Président de la Compagnie, leur présenta en même-tems les Académiciens reçus depuis Janvier 1778.

Le Roi a accordé le brevet de Conseiller d'Etat à M. Maloët, premier Médecin de Mesdames Victoire & Sophie de France. Il a eu l'honneur d'être présenté à S. M. en cette qualité & de lui faire ses remerciemens.

De P A R I S , le 22 Août.

ON attend toujours des nouvelles de l'Amérique Septentrionale & des isles; les Papiers Anglois annoncent l'arrivée de M. de Ternay à Boston le 20 Juin; mais nous avons lieu d'en douter ici, puisque le vaisseau *Madame du Recours*, échoué il y a plus de 15 jours près de la Rochelle, parti de New-London le 29 Juin, n'avoit point entendu parler de l'escadre Françoisé dans ces parages; & la distance de Boston à New-London est telle, qu'en 3 ou 4 jours, on peut savoir dans cette place ce qui arrive dans la première. Quant aux isles, il court beaucoup de bruits, tels que celui de la prise de Ste-Lucie & d'Antigoa. Tout cela est sans doute l'avant-coureur de grandes nouvelles, que nous attendons vers la S. Louis, & qui, à ce que nous espérons,

doivent former un bouquet fort agréable & digne d'être présenté au Roi.

On fait que M. le Marquis de la Fayette a été reçu avec transport à Boston, où il a porté la nouvelle des forces parties d'Europe pour seconder les Etats-Unis. M. de la Touche, commandant la frégate l'*Hermione* sur laquelle M. de la Fayette étoit embarqué, a écrit la lettre suivante à M. J. Powell, Président du Conseil de Massachusset's Bay.

» M., puisque la volonté de S. M. T. C. est que ses vaisseaux de guerre & frégates soient employés au service des Etats-Unis, je crois me conformer aux intentions du Roi mon maître, en vous offrant, M., d'aller me poster avec la frégate que je commande, dans la Baye, afin d'y repousser les frégates ou corsaires Anglois qui pourroient venir s'y présenter, dans la vue d'inquiéter le commerce de cet Etat. En conséquence, j'aurai l'honneur d'envoyer chaque matin un Officier de mon bord à l'assemblée générale, pour lui demander ses ordres. J'ai pensé qu'en attendant les instructions de S. E. M. le Ministre Plénipotentiaire de France, il pourroit se présenter des occasions où mon service pût être de quelque utilité à cette République; & je ne puis vous exprimer, M., combien je serois satisfait d'en pouvoir trouver les occasions, & donner par-là des preuves de mon attachement, ainsi que de mon entier dévouement pour la cause de l'Amérique.

Les lettres de Port-au-Prince nous apprennent la perte de la frégate la *Diane*. Le feu a pris à ses soutes & tout a péri, excepté 7 hommes; cette frégate alloit à St-Domingue.

Les lettres de Brest du 11 de ce mois nous instruisent d'une autre perte bien sensible.

« M. de la Bourdonnaye, commandant un cutter qui croisoit de concert avec *la Nymphe*, frégate de 32 canons, commandée par M. du Romain, Capitaine de vaisseau, vient de rentrer. Il nous apprend que *la Nymphe* nous a été enlevée; elle a rencontré une frégate ennemie; le combat s'est engagé, mais la canonnade ne décidant rien, M. du Romain a cherché à aborder l'Anglois; soit que ce brave Officier ait été tué lorsqu'il voulut jeter les grappins, & que sa mort ait intimidé son équipage, soit que son navire ait reçu quelques boulets qui l'aient mis dans un danger éminent de couler bas, M. de la Bourdonnaye a vu amener le pavillon un moment après que *la Nymphe* eut longé la frégate ennemie, & qu'elle tenta de l'aborder par son arrière. *La Nymphe* est une vieille frégate dont la perte ne sera pas fort sensible à la marine du Roi, à moins que son intrépide Commandant, qui est un excellent Officier, n'ait péri en la défendant ».

Selon des lettres antérieures, le vaisseau le *Saint-Esprit* est rentré dans le port; il avoit eu le malheur de toucher au passage, & il a fallu de toute nécessité qu'on le remît sur la forme. On ne sait pas encore si le dommage qu'il a souffert exigera beaucoup de tems. Il doit être très-considérable, puisqu'il faisoit 13 pouces d'eau par heure. On profitera de la rentrée de ce beau vaisseau pour le doubler en cuivre. La flotte de Nantes qui est arrivée à Brest a beaucoup apporté de ce métal.

Le *Languedoc* commandé par M. de Bou-

gainville , a eu ordre de prendre la place du *Saint-Esprit* , & est parti aussi tôt pour se joindre à la petite division , commandée par M. le Vicomte de Rochechouart , & qui paroît destinée à balayer le golphe de Gascogne de tous les corsaires qui l'infestent. On ne croit pas que M. du Chaffaut suive cette division comme on s'y attendoit ; on a vu du moins débarquer les bœufs , les moutons & les autres provisions fraîches qui étoient à bord de ses vaisseaux.

Le corsaire le *Chaulieu* est entré le 14 du mois dernier à Dunkerque avec 1500 guinées de rançon , pour lesquelles il a emmené des ôtages.

Le *Mouftic* , Capitaine Margeollet , est entré le 4 à Cherbourg avec un corsaire Anglois , qu'il a pris à la vue de ce Port ; c'est une petite goëlette de Jersey , nommée le *Rodney* , armée de 2 canons & de 8 pierriers & ayant 29 hommes d'équipage.

Il y a actuellement sur les chantiers à Toulon un vaisseau de 110 canons , nommé le *Majestueux* , 2 frégates & 2 corvettes : on travaille à les construire avec beaucoup de vivacité.

» Parmi les actions de bravoure dont nos corsaires ont donné plus d'un exemple dans cette guerre, en voici un qui mérite d'être cité. Le corsaire le *Lally* , parti de Bordeaux , il y a quelque tems , pour chercher fortune , a trouvé à la hauteur de Cordouan 2 bâtimens Anglois ; ils étoient corsaires comme lui , mais l'un & l'autre de 24 canons , & devoient faire un mauvais parti à un bâtiment de

16. Le François se voyant trop serré pour fuir, & pris la noble résolution de se défendre en se mettant hardiment entre les deux Anglois; il s'est battu d'une manière si déterminée, que la nuit est venue sans qu'on ait eu aucun avantage sur lui. Le calme de la nuit ne lui ayant pas permis de faire de la voile, le combat a recommencé avec le jour, avec la même intrépidité. Le Capitaine a été tué; son second a pris la place, ce second a été tué à son tour. Le premier Lieutenant l'a remplacé avec l'opiniâtre résolution de ne point céder. Son feu étoit si vif & si soutenu, son artillerie si bien servie, que les deux corsaires alloient l'abandonner, lorsqu'il est survenu une frégate Angloise. La vue d'un ennemi si supérieur n'a pu le faire changer de résolution: abîmé par le feu de la frégate, il vouloit tenter l'abordage; mais un éclat de bois qui l'a pris par le milieu du corps, l'a jetté à 20 pas du poste où il commandoit. L'équipage ne pouvant plus soutenir, a amené son pavillon; dans le moment même, ce chef intrépide revenu à lui, a reparu, menaçant de brûler la cervelle au premier qui refuseroit de remonter le pavillon. Il étoit impossible de lui faire entendre raison, & il ne s'est rendu qu'en jurant que c'étoit une trahison. Il y a sans doute de la témérité & de l'imprudence dans cette action; mais il y a en même-tems de l'héroïsme. L'homme résolu de mourir plutôt que de céder, vend chèrement sa défaite, & souvent fait des choses incroyables. L'esprit qui animoit ce brave Commandant, est le même qui guidoit les Flibustiers dans les combats, & on fait ce qu'ils ont fait.

On nous adresse un fait bien singulier bien extraordinaire, sur-tout dans ce siècle, c'est une raison de le citer; ne voulant blesser qui que ce soit, & cherchant seulement à contribuer à un bien, en engageant

ceux qui se sont trompés à s'instruire , nous ne nommerons ni les personnes ni le lieu.

» Un particulier bon Physicien , ayant vu dans le Journal de Physique l'utilité des *para-tonnerre* , en fit élever un sur la plus haute cheminée de sa maison , suivant les règles & les principes qu'enseigne M. Barbier de Feisau dans son excellent Mémoire imprimé dans le Journal de Physique de Juillet 1779 , pag. 17. Cette nouveauté a alarmé ses voisins , & sur tout une vieille chicaneuse ; tous ont signé une Requête à l'effet de faire démonter cette machine électrique , aimantée & électrisée , disoient - ils , pour attirer la foudre chez lui , & exposer tout son voisinage à en être écrasé. Cette belle Requête a été présentée & suivie d'un Jugement rendu sur les conclusions du Procureur Syndic de l'endroit , lequel ordonne au Particulier de faire démonter la machine dans l'espace de vingt-quatre heures , sinon elle sera abattue à ses dépens , nonobstant toute opposition ou appellation quelconque. Surpris d'une pareille Sentence , le particulier fit une opposition , & forma à la hâte un petit Mémoire , ce qui fut suivi d'un appel des Parties à l'audience. Là , on exposa l'utilité des *para-tonnerre* en usage , on peut le dire , dans les quatre parties du monde , les principes & les autorités des plus savans Physiciens qui en démontrent les avantages reconnus par la sage République de Venise , qui , par son décret du . . . ordonne d'armer de conducteurs tous ses vaisseaux , les magasins à poudre , &c. On cita aussi l'Académie de Dijon , qui en a fait placer un sur son Hôtel : on dit enfin que l'usage de cette machine étoit commun dans un grand nombre de villes de France , d'Italie , d'Allemagne , &c. Avec ces moyens victorieux , le Particulier se flattoit de détromper les Juges & de rassurer le public ; il s'est trompé : le premier Ju-

gement a été confirmé , avec ordre de l'exécuter dans les vingt - quatre heures. Toutes les personnes raisonnables ont été étonnées. Ce Jugement a produit l'effet qu'on en devoit attendre , il a confirmé le peuple dans une erreur qu'il falloit détruire ; il l'a alarmé ; son ignorance lui a fait imaginer que le conducteur contre lequel on sévissoit , étoit destiné à attirer le tonnerre sur la ville , & à la faire consumer par les flammes. Il s'attroupe , passe & repasse devant la maison du particulier , pour voir si la machine est enfin démolie. Il y a des hommes qui ont eu la constance de rester devant cette maison jusqu'à neuf heures du soir , assemblant autour d'eux une foule d'imbécilles qui les écoutoient , & dont ils épouvantoient l'imagination par des discours & des prophéties effrayantes. Menacé d'être insulté chez lui au premier coup de tonnerre , le particulier a pris le parti de faire ôter ce conducteur , sans préjudice cependant à l'appel qu'il a interjetté «.

On mande de Carcassone le fait suivant , qui est fait pour piquer la curiosité publique & mériter l'attention des Physiciens.

» Le 3 de ce mois sur les cinq heures & demie de l'après-midi , le tems s'obscurcit , il s'éleva un brouillard fort épais ; le vent soufflant au Sud , sans trop de violence , il se forma tout-à coup un orage au Nord , qui fondit sur le pays de la Montagne Noire ; sa direction changeant tout-à-coup , elle se porta au Midi , & le vent parut se calmer ; mais il s'éleva sur les bords de la rivière Daude , dans les terres , un tourbillon en forme de trombe de terre qui soutenoit les pierres & le gravier en l'air ; le vent étant alors au Sud , il resta pendant quelques minutes dans l'endroit où il s'étoit formé , & fut poussé ensuite avec une violence extrême par le même vent sur le Château de Leuc & sur le Village distant de deux mille toises ; cette trombe suivit constamment

Le cours de la rivière jusqu'au Village, elle s'attacha au Château dont elle a enlevé les girouettes, les tuiles, les plombs, les vitres, les contre-vents, a pénétré dans l'intérieur des appartements, qu'elle a entièrement décarrelés; 80 maisons du Village ont eu le même sort, 10 maisons en ont été écrasées, ainsi que les gerbiers qui ont été enlevés & dont on n'a pu savoir des nouvelles; 7 à 800 oliviers des plus gros ont été déracinés & enlevés. — Heureusement les habitants du village étoient à l'Eglise, sans quoi ils auroient été écrasés sous les décombres de leurs maisons; l'Eglise n'a essuyé d'autres dommages que l'enlèvement des toits. — La violence de ce tourbillon étoit telle, que des arbres pesant plus de six quintaux ont été enlevés sur les toits des maisons; ce qui a paru de plus extraordinaire, est que cet ouragan qui paroissoit enflammé, n'a été précédé ni suivi d'aucune grêle ni pluie, le Ciel étoit aussi obscur à six heures du soir qu'à minuit. On ne sauroit rendre la désolation de ce village, qui d'un état assez aisé, est réduit à la dernière misère; le Seigneur, le Curé & les Habitants n'ont pas un lit pour se coucher.

Le Comte de Nassau-Corroy, Chambellan actuel de LL. MM. II. & R. épousa le 7 de ce mois au château d'Amnequin, près de Béthune, Constance de Lannoy de Vafnes, née Comtesse de Lannoy & du St-Empire, Chanoinesse du noble Chapitre de Denain, fille du Comte de Lannoy, Maréchal des Camps & Armées du Roi. La bénédiction nuptiale leur a été donnée par l'Abbé Comte de Nassau, Chanoine, Tréfoncier, noble Archidiacre de la Cathédrale de Liège & Prevôt de celle de Namur.

» Le 27 Juin, écrit-on de Grenoble, un Avocat

de ce Parlement plaidant une Requête civile, fut interrompu par quelques Magistrats; il acheva son plaidoyer, & retrancha une grande partie de ses moyens. — Cette scène ayant jeté le découragement dans le Barreau, l'Ordre, ensuite d'une délibération, crut devoir députer ses Syndics au Chef de la Compagnie, pour le supplier de vouloir bien interposer ses bons offices, afin qu'à l'avenir les Avocats pussent se flatter d'être écoutés avec tranquillité. La députation fut accueillie, & les objets de supplications rapportés à la Grand'Chambre; mais la prière des Avocats ayant été prise pour une révolte de leur part, les Chambres s'assemblèrent, les Syndics furent mandés & interrogés sur le but de leur démarche, & sur les moteurs de la délibération, & eurent ordre de se tenir à la suite de la Cour. — Le 2 Juillet à 7 heures du soir, Arrêt du Parlement, les Chambres assemblées, *qui déclare la délibération dont il s'agit, mal fondée, téméraire, contraire au respect dû à ladite Cour & aux droits de ses Officiers; fait très-expresses inhibitions & défenses à l'Ordre des Avocats d'en prendre de pareilles à l'avenir, ni aucune délibération autrement que par écrit, sous telles peines qu'il appartiendra; ordonne que le présent Arrêt sera transcrit dans les registres de délibérations dudit Ordre, à la diligence du Procureur-Général, &c.* — Les Chambres assemblées ne consistoient réellement que dans 14 Juges, dont 6 n'étoient pas de l'avis de l'Arrêt; & 8, au contraire, étoient d'avis d'interdire à perpétuité les deux Syndics. — Le lendemain à 6 heures du matin, les Avocats s'assemblèrent & d'une voix unanime déclarèrent sur le registre *qu'ils ne pouvoient plus continuer leurs fonctions d'Avocats.* Le Registre fut remis au Greffe de la Cour.

Le Dimanche 30 Juillet, le nommé Hounz Alcan, Juif, âgé de 25 ans ou environ, ci-devant Marchand Colporteur, natif de Lutanche, près Metz en Lor-

raine , Prevôté de Thionville , fils de Michel Alcan & de Rozette Worms , Juifs , a été baptisé à Dourdan , Ville du Diocèse de Chartres , dans l'Eglise Paroissiale de St Germain , par Messire Louis Thomas Geofroy , Chanoine Régulier de l'Ordre de Saint-Augustin , Congrégation de France , Prieur-Curé de ladite Paroisse ; après avoir été instruit par les soins de M. Pigrais , Vicairé de ladite Paroisse. Il a eu pour Parrain Messire Achille , Marquis d'Abos , Seigneur de Dimancheville & autres lieux , premier Chambelan de Monsieur , & Capitaine à la suite du Régiment de Monsieur , Infanterie , & pour Marraine Dame Anne-Victoire-Adelaïde Vedye , épouse de Maître Pierre-Paul Crochard , Conseiller du Roi , & son Avocat & Procureur au Bailliage & en la Maîtrise des Eaux & Forêts de Dourdan. Il a été nommé Marie - Achille - Louis - Germain.

Anne-Gabrielle de Montesquieu , Marquise Douairière d'Escouloubre , mère de feu le Marquis d'Escouloubre , Officier-Général qui a servi sous le règne précédent , est morte dans la 93e année de son âge , le 25 Juillet , dans ses terres en Languedoc. Jusqu'au dernier moment de sa vie elle lisoit sans lunettes , marchoit sans canne , & conduisoit encore avec la plus grande facilité toutes les affaires de sa maison.

Dominique Renaud , natif de Nancy , âgé d'environ 45 à 50 ans , taille de 5 pieds 5 pouces , très-maigre de corps & de visage , cheveux châtain clair , front très-dégarni & un peu ridé , sourcils très-grands , très-fourmis & très-blonds , les yeux bleus , grand nez , petite bouche , toutes ses dents , fossettes aux joues , manton un peu alongé , petites oreilles , col dégagé , se tenant fort droit , est parti de Strasbourg le 26 Août 1776 , étant alors Trésorier du Régiment de Grenoble Corps Royal d'Artillerie , &

a pris la route d'Allemagne ; on croit qu'il s'est embarqué sur le Danube à Olmutz. On prie très-instamment les personnes qui peuvent avoir connoissance dudit sieur Renaud , de vouloir bien en donner des nouvelles au sieur Serdet , Notaire-Royal , à Auxonne en Bourgogne.

Les numéros fortis au tirage de la Loterie Royale de France , le 16 de ce mois , sont : 80 , 61 , 16 , 36 , 47.

De BRUXELLES , le 22 Août.

ON ignore le parti que prendra la Cour de Lisbonne au sujet de la neutralité armée. Jusqu'ici la curiosité impatiente a vainement tenté de le pénétrer. En attendant qu'elle se décide sur cet objet important , elle vient de montrer qu'elle ne veut pas que ses sujets se déclarent pour aucun parti. Un habitant de Lisbonne , ayant gagné , il y a quelque tems , une gageure qu'il avoit faite au sujet de la prise de Charles-Town , a dépensé une partie de son gain à faire tirer des feux d'artifices devant un Café , & le reste à régaler ses amis. On a trouvé de l'indiscrétion dans sa conduite , & il en a été puni par la perte de sa liberté.

On apprend de Hollande que la flotte Russe , consistant en 13 vaisseaux de ligne & frégates , arriva le 9 de ce mois devant le port du Texel. On a su ensuite qu'elle n'y étoit pas entrée. On est fort curieux de savoir si les Anglois laisseront passer librement les convois qu'elle escorte.

On travaille avec beaucoup d'activité, ajoutent les mêmes lettres, à mettre la marine de la République sur un pied respectable; on se flatte que dans peu elle sera en état de mettre fin aux déprédations des corsaires Anglois qui troublent plus que jamais notre commerce. On a vu combien leur conduite à l'égard des bâtimens neutres est peu conforme aux principes de l'humanité; il semble aujourd'hui que les vaisseaux du Roi oublient aussi ces principes & ceux de l'honneur. Une lettre de Bordeaux rapporte un fait qui en offre la preuve. — Le bâtiment la *Vierge de Hollande*, Capitaine Eysses, d'Amsterdam, est arrivé sur son lest de Dieppe à Bordeaux. Le Capitaine a déclaré qu'étant le 12 Juillet à 10 lieues à l'Ouest de Belle-Isle, il a été rencontré par le vaisseau du Roi le *Nonsuch*, de 64 canons, commandé par le Chevalier James Wallace; le vaisseau Anglois l'arrêta, & le menaça de l'envoyer en Angleterre. Sir Wallace manda à son bord le Capitaine Hollandois, avec les Officiers, & les y retint plus de 3 heures. Pendant ce tems, les gens du *Nonsuch* pillèrent plusieurs effets du bâtiment, & même les hardes des matelots. Enfin, Sir Wallace permit au Capitaine de continuer son voyage, ce qu'il n'avoit pu faire qu'avec le plus grand danger, parce que pendant son absence on lui avoit débauché 4 hommes de son équipage, ce qui le mit hors d'état de manœuvrer son navire.

On mande de la Haye qu'on est occupé à construire sur le rivage de Scheveningue une espèce de carcasse de vaisseau de guerre, contre laquelle on doit essayer des canons de bronze de l'invention de M. May, Capitaine de haut-bord. On les dit être de nature à pouvoir produire un meilleur effet, & avec moins de poudre qu'à l'ordinaire. On dit qu'on fera aussi dans le même

tems une épreuve de quelques autres canons de fer, des fabriques Angloises, Suédoises & Russes.

PRÉCIS DES GAZETTES ANGL., *du 12 au 18 Août.*

» M. Hussey, que l'on croit être adjoint à la négociation de M. Cumberland à la Cour de Madrid, est arrivé en Espagne le 28 du mois dernier. Il se cache à tous ses amis, mais il a été apperçu le 29 près de Bushy-Park, (Campagne du Lord North) revenant de chez ce Lord. Au surplus que M. Hussey soit allé à Bushy ou à l'Escorial ou que M. Cumberland ait fait une promenade à Lisbonne, tout cela est peu intéressant. En effet depuis qu'on a commencé pour la première fois à entamer des négociations infructueuses & ridicules, il n'y eut jamais négociateurs aussi malheureusement choisis que ces deux Plénipotentiaires errans, malgré la sublimité du génie poétique du premier & toute la fine politique de son Collègue. Cela n'empêche pas que Cumberland ne se regarde comme un Addison, & ne croye déjà être en possession des Sceaux. Quant à l'Aumônier Hussey, il se croit déjà un nouvel Alberon avec le chapeau de Cardinal, l'Archevêché de Tolède, la place de Confesseur du Roi, de Grand-Inquisiteur, d'Administrateur des Indes, de Nonce de S. S. &c., &c., «.

» Voici exactement ce qui a donné lieu au voyage de M. Cumberland à Madrid. Le Comte d'Almodovar ayant entretenu une correspondance avec quelques Anglois de la première qualité, l'un d'eux qui occupe une place très-éminente, hasardra, de concert avec le Cabinet, de lui parler indirectement, dans une lettre, d'une paix permanente avec l'Espagne,

du desir qu'il avoit de le revoir avec le caractère dont il étoit ci-devant revêtu. Le Comte fit une réponse honnête à ces témoignages d'amitié. M. Cumberland fut choisi pour aller faire une visite politique à Madrid. Il partit avec des lettres du Lord Germaine & d'autres. M. Cumberland avec ces lettres, appuyées encore par les amis de l'Ambassadeur d'Angleterre à Lisbonne, se rendit à Madrid, où il fut accueilli favorablement. Diverses ouvertures ont été faites; mais l'Ambassadeur de France en Espagne, se méfiant du voyage de M. Cumberland, a été si surveillant jusqu'à ce jour, & a mis tant d'espions en mouvement, qu'il n'a pas été fait une seule démarche dont il n'ait eu connoissance. M. Cumberland a écrit ici plusieurs fois, mais il n'a rien terminé de décisif. Enfin, la Noblesse Espagnole est tellement dominée par le Cabinet François, qu'il lui est impossible de conclure aucun traité secret, ni même aucun traité de paix particulier. Ainsi il y a toute apparence que M. Cumberland reviendra dans ce pays sans avoir réussi dans sa négociation. Quant au jeune Bute, il a écrit depuis long-tems que la Cour de Turin ne pouvoit rien faire comme médiatrice dans notre querelle.

» Les lettres de Calcutta, en date du 4 Mars dernier, confirment les nouvelles que l'on a déjà reçues relativement aux querelles qui se sont élevées entre les Juges & le Conseil Souverain,

Cette malheureuse animosité semble s'accroître & s'envenimer de jour en jour. Les Juges ayant voulu s'assurer de la personne d'un Rajah & le traduire à leur Cour, le Conseil a pris avec la plus grande chaleur les intérêts de cet Etranger & a employé jusqu'à la force des armes pour le défendre contre les Juges qui vouloient le faire arrêter. Ceux-ci à leur tour ont sommé le Conseil de comparoître devant eux sous un terme très-court afin d'y rendre compte de sa conduite. Tout le monde est persuadé que le Conseil refusera d'obéir à cette sommation insultante. Le Greffier & le Procureur de la Compagnie des Indes ont déjà été mis en prison pour ce qu'on appelle leur mépris pour la Cour de Judicature. Ces Officiers ont refusé de fournir caution & ils gardent prison exprès pour fortifier leurs plaintes contre les Juges, & donner plus de poids aux poursuites qu'ils font pour obtenir satisfaction.

Le Lord North affecte de dire qu'il s'est assuré d'un nouveau Parlement. Il est certain que le registre de son Secrétaire est plein de Candidats très-chers. Mais les misérables même qu'il paie pour lui servir de suppôts, seront les instrumens de sa ruine, si une fois le peuple vient à se soulever sérieusement contre ses oppresseurs.

Un des Collègues du Lord North lui disoit l'autre jour : » Que diable ferons-nous ? il nous est impossible de nous soutenir l'hiver prochain «. Notre facétieux premier Ministre lui répondit en riant : » Il sera tems de penser à cela lorsque nous approcherons de l'hiver ; mais c'est notre faute, si nous ne pouvons pas aller jusqu'au bout de l'été «.

Un ami du Lord North disoit l'autre jour à ce Ministre : » Je crains, Milord, que vous ne vous soyez trompé relativement aux nouveaux Coadjuteurs que vous avez été chercher en Ir-

» lande & en Ecoſſe; ils ne peuvent faire ce que
 » vous attendez d'eux «. Je vous demande pardon,
 répliqua le Miniſtre » je ne me ſuis point trompé.
 » ils ſont tels que je m'attendois qu'ils ſeroient.
 » Certainement je ne les aurois jamais pris, ſi je
 » n'euffe été dans l'alternative d'Hobron: ceux-là
 » ou perſonne.

Un ami du Lord North lui diſoit l'autre jour:
 » Ma foi, Milord, je ſuis conſolé par ce que le
 » Lord Germaine vient d'apprendre. Il aſſure être
 » réellement perſuadé que Solano s'eſt ſéparé des
 » François «. Il en eſt perſuadé, dit le Miniſtre,
 » c'eſt ce dont je doute. Il me ſemble qu'en ſa
 » qualité de Secrétaire d'Etat, il a grande raiſon
 » de le faire croire aux autres, mais je ne le trouve
 » pas ſage de le croire lui-même.

» La prétendue neutralité armée des Puiffances du
 Nord a enfin levé le maſque, & il eſt aisé de s'en
 convaincre par ce qui s'eſt paſſé dernièrement entre
 un vaiſſeau de guerre Suédois & le ſénau le *Race-
 horſe*. Il eſt évident que cette neutralité a pour ob-
 jet de porter des munitions de contrebande à chacun
 de nos ennemis, & d'uſer de violence pour empêcher
 qu'elles ne ſoient ſaiſies. Sans cela, le Suédois auroit
 eu plus d'égard pour le pavillon Britannique, & ſe
 ſeroit bien gardé de faire feu & de chercher à cou-
 ler bas le vaiſſeau qui portoit ce pavillon. Il faut eſ-
 pérer que le Gouvernement tirera vengeance de
 cette injuſte, en agiſſant vis-à-vis des Suédois avec
 la même vigueur qu'il a montrée à l'égard des Hol-
 landois «.

» Nos papiers du 15, ne contiennent aucunes
 nouvelles. On y voit ſeulement que 3 brûlots partis
 de Plimouth pour joindre l'Eſcadre de Geary ſur
 Oueſſant, ne l'ont pas trouvée, & ſont revenus au
 Port; ce qui fait croire qu'elle eſt allé au-devant de

l'escadre de Cadix. — Il se débitoit, mais comme article douteux, que l'Amiral Ross avoit été détaché, avec huit vaisseaux de ligne, pour les Isles du Vent. La division Russe étoit encore aux Dunes.

— Le vent toujours à l'Est. — Le 18^e Août à midi, on a vû du Port de Calais, passer dix vaisseaux Russes, pavillon dehors faisant route vers l'Ouest, tems sombre, calme & pluvieux, qui empêchoit de bien voir les petits bâtimens de transport.

» Le très-ingénieur M. Pherson, a donné dans nos papiers des observations assez singulières sur l'arrivée de l'escadre de M. de Ternay à Boston. Il prétend prouver que rien n'est plus avantageux à l'Angleterre, que les secours que la France a donnés aux Américains. » Ternay, dit-il, a débarqué 5000 hommes de vieilles troupes en Amérique. Tant mieux, car c'est le dernier secours que la France veuille & puisse donner à ses nouveaux Alliés; d'ailleurs, au lieu de prolonger la guerre, ces troupes auxiliaires ne serviront qu'à l'abrégé; car leur courage naturel voudra être mis à l'épreuve, & forcera les Américains à hazarder une action générale, ce qui est absolument contraire au système qu'ils ont adopté. Telle est la manière dont M. Pherson raisonne, & le point de vue sous lequel il voit les choses: aussi les Ministres en font-ils un grand cas; & c'est à juste titre qu'ils le regardent comme un personnage propre à entrer dans le Conseil Suprême.







